

WILLIAM LYON MACKENZIE KING : L'ÉNIGME D'UNE DOUBLE VIE¹

par Hubert Wallot

Il ne fait aucun doute que je mène une véritable vie double. Je me bats pour être correct mais je fais continuellement la mauvaise chose.

Journal, 13 février 1898 (1)

King affirmait mener une double vie en raison de la distance entre son idéal de vie et sa vie réelle, qu'il estimait inadéquate. En 1976, C. P. Stacey écrivait un livre intitulé *A very double life* à propos de l'univers privé de William Lyon Mackenzie King. Sa perspective faisait apparaître une vie privée secrète, ou du moins éloignée des apparences et de ce qu'on attend d'un premier ministre, en parallèle avec le fait que King a battu tous les records de longévité comme chef politique élu d'un pays depuis le XVIII^e siècle (il fut premier ministre de 1921 à 1929, puis de 1935 à 1948). Dans ce livre, l'auteur remettait en cause la vision fréquente, tant chez les historiens que chez les profanes, que la longue durée du règne de King ainsi que les actions de ce dernier résultaient d'une combinaison de facteurs internes d'ordre cognitif, comme l'opportunisme et le calcul partisan. Ce qui nous intéresse, dans les lignes qui suivent, c'est ce qui permet de voir une seule et même vie dans ce qui est apparu comme une double vie aux yeux de Stacey et de King lui-même.

Pour l'historien, il demeure toujours intéressant de s'interroger sur l'influence de l'univers privé des chefs politiques, sur leurs actions et, finalement, de soupeser l'interaction d'un individu et

¹ Hubert Wallot s'intéresse à Mackenzie King depuis longtemps. Déjà, en 1984, il lui avait consacré une émission télévisée de 30 minutes (animée par le Dr Yves Lamontagne) au Réseau TVA dans le cadre de la série *À l'ombre du génie*. Elle fut alors diffusée à plusieurs reprises, puis presque tous les ans à diverses dates jusque vers 1990. Par la suite, Hubert Wallot présenta le cas King au Colloque du Groupe interdisciplinaire freudien de recherche et d'intervention « Folie, mystique et poésie » (Québec, 11-13 avril 1985) dont les actes parurent en 1988. Entretemps, il présenta « William Lyon Mackenzie King : l'énigme d'une double vie » au Symposium international sur l'imaginaire et le *leadership* (*International symposium on leadership practices in management: Fantasies and leadership*) (HEC de Montréal, 5-7 mai 1986), dont les actes accompagnaient la documentation du symposium (texte sur King : p. 386 à 419). Par la suite, à la demande de Laurent Lapierre, organisateur du symposium, le texte fut remanié et même traduit pour pouvoir paraître dans un livre sur l'imaginaire et le *leadership*, mais finalement, en désaccord avec la vision nosographique et psychodynamique du personnage King adoptée par Wallot, Laurent Lapierre a décidé de rejeter le texte pour en faire écrire un par un assistant de retraite. Ce texte est paru sous le titre de chapitre « William Lyon Mackenzie King : le clivage et l'ambivalence des émotions et de la pensée » dans le tome I du livre *Imaginaire et leadership* (Presses HEC & Éditions Québec-Amérique, 1992, p. 183-225). Étonnamment, on y trouve d'importants passages, voire des paragraphes, importés du texte présenté aux HEC en 1986, et tout au plus mentionne-t-on en bibliographie le texte remanié de 1986 par l'entrée « Wallot H., Mackenzie King : l'énigme d'une double vie, inédit, 1986, 56 pages ». Laurent Lapierre mentionne aussi que « toutes les citations ont été traduites de l'anglais par l'auteur du texte », alors que celui-ci utilise souvent la traduction de la version française du livre de Stacey (1979) ou la traduction d'autres textes faites par Wallot.

d'une conjoncture historique, dont certains aspects demeurent souvent indéterminés ou plastiques à l'action de l'individu. Pour le clinicien, mieux comprendre un homme historiquement important sous l'angle de son univers privé permet d'apprécier les effets de la psychopathologie, en tant que mécanisme d'adaptation, sur le déroulement des événements.

1. Un politicien hors de l'ordinaire

Si King suscite encore notre intérêt, c'est en raison de sa très longue carrière politique et de sa productivité remarquable. Né à Berlin (ultérieurement appelé Kitchener, Ontario) le 17 décembre 1874, William Lyon Mackenzie King fit ses études secondaires au Berlin High School, puis il entra à l'Université de Toronto en 1891, où il obtint un baccalauréat en 1895 et une licence en droit en 1896 en même temps qu'il travaillait comme reporter. En 1897, il obtint une maîtrise de la même université. Son mémoire portait sur le Syndicat international des typographes (*International Typographical Union*). À l'automne 1896, il fréquenta l'Université de Chicago. Son idéalisme l'amena alors à aider les gens de la rue en vivant et en travaillant auprès d'eux. En 1897, il se rendit à Harvard, où il rencontra son idéal universitaire et obtint une maîtrise en 1898. La même année, il écrivit, pour un journal de Toronto, un article sur les « *evils of sweated labour* ». Grâce à son père, ce texte parvint à un membre du Cabinet fédéral, William Mulock, qui confia par la suite à King une enquête officielle dont le rapport fut soumis en janvier 1898. Ce rapport fut bien accueilli et suivi d'actions gouvernementales. Lorsque Laurier mit sur pied le ministère du Travail, à l'été 1900, Mulock fut nommé à sa direction et invita King à prendre la responsabilité d'une nouvelle publication, *La Gazette du Travail*. King accepta et, dans la même année, fut vite désigné sous-ministre du nouveau Ministère; ce fut probablement le plus jeune sous-ministre jamais nommé au Canada.

Mackenzie King prit la plus importante décision de sa vie en 1900, lorsqu'il accepta une position dans la fonction publique du gouvernement plutôt qu'un poste à Harvard. Ce fut le bon choix pour les Canadiens; ce fut aussi le bon choix pour Mackenzie King. La tradition veut qu'il ait été un étudiant remarquable qui, de toute évidence, a impressionné ses professeurs à Toronto, à Chicago et à Harvard. Mais il est difficile de penser qu'il aurait pu devenir un bon professeur, et encore plus difficile d'imaginer qu'il aurait été un universitaire remarquable. (Pickersgill, 1978, p. 15)².

² La traduction des textes anglais est de l'auteur du présent document. Le texte original sera indiqué en note strictement pour les citations de King et pour certaines lettres.

Dès 1901, il faisait part à sa mère de son ambition de devenir premier ministre.

Ainsi, il acquit une certaine influence. En raison du jeune âge de King, et par crainte des critiques, le ministre des Finances d'alors, W. S. Fielding, ne lui donna pas le plein salaire, ce dont il l'informa par écrit. Loin d'accepter, comme d'autres l'auraient fait, cette décision d'un membre senior du Cabinet, King répliqua : si le gouvernement ne respectait pas les exigences financières prévues par la loi, il démissionnerait et prendrait un travail universitaire. Il fit alors référence à son amour du Canada, inspiré par la vie et l'œuvre de son grand-père (*Journal*, 8 et 10 février 1902). Il obtint gain de cause et fut fonctionnaire pendant huit ans. Il devint alors reconnu à l'échelle nationale comme conciliateur dans les conflits industriels. « Nous l'appelons le Pacificateur », dit en 1905 Lord Grey, alors gouverneur général; cette expression flatteuse était généralement attribuée, à l'époque, au roi Édouard VII (Markham, 1953, p. 82).

Vers 1905, fort de son amitié croissante avec le premier ministre Sir Wilfrid Laurier, King sollicite son aide pour trouver un siège aux Communes, de manière à constituer un ministère du Travail indépendant avec lui-même comme ministre responsable. Le 26 octobre 1908, King est élu dans le comté de North Waterloo, et le 2 juin 1909, il devient le chef du ministère du Travail. Mais le gouvernement auquel il avait adhéré était vieux et la scène politique était divisée, d'une part, par la question de la défense navale (un sous-produit de la tension croissante avec l'Allemagne) et, d'autre part, par un projet de réciprocité tarifaire avec les États-Unis. Ces problèmes conduisirent le Parti libéral à un désastre électoral en 1911 dans lequel King perdit son siège.

Par la suite, King occupa des emplois occasionnels jusqu'à ce que la Fondation Rockefeller, aux États-Unis, l'invite à diriger son nouveau département de relations industrielles et à y prendre la charge d'un programme de recherches. Son salaire annuel (élevé pour l'époque) était alors de 12 000 \$. Il se lia ainsi d'amitié avec John D. Rockefeller Jr, qui demeura son ami pour le reste de sa vie. Sa première tâche fut de restaurer la paix industrielle dans des mines du Colorado. Il écrivit : « Il y a deux façons d'obtenir des résultats : l'une par le conflit, méthode qui, d'après moi, ne donne pas toujours de résultats, sauf à l'occasion, et l'autre méthode qui fait appel à la conciliation et à la foi dans l'homme. Ma méthode repose sur la croyance en l'homme » (cité par Esbery, 1974, p. 234).

Son domicile officiel demeurait toujours Ottawa. Il participa à l'élection de 1917. Cependant, le

Parti libéral était alors déchiré par la question de la conscription. Aussi l'élection « kaki » fut-elle un cuisant échec libéral, sauf au Québec, où le parti obtint 62 des 65 sièges. King appuya Laurier, fut candidat dans le comté de North York, associé à l'activité politique de son grand-père, et fut défait.

Le premier ministre conservateur, Sir Robert Borden, forma un gouvernement de coalition avec des libéraux anglophones favorables à la conscription. Laurier avait refusé de s'associer à ce mouvement, le Canada français étant hostile à cette politique.

Le 2 octobre 1918, il célébra avec quelques amis le parachèvement du livre qu'il allait publier, *Industry and humanity*, dont le thème est le principe et la pratique de la conciliation comme mode de résolution des conflits industriels et internationaux. Ce livre témoigne également de la philosophie profonde de son auteur. D'abord, King y révèle sa spiritualité : le matérialisme aboutit à la mort et à la confusion, et on doit opter pour une interprétation spiritualiste de l'existence (King, 1973, p. 84-85). Cette interprétation peut être faite à la lumière de deux lois qu'il dit tirer de Pasteur : 1) la loi du sang et de la mort, se traduisant dans la compétition et la violence de l'homme, et 2) la loi de la paix, du travail et de la santé, se traduisant dans la créativité et la paix. Il faut convaincre l'homme de choisir la seconde loi, les changements matériels et institutionnels isolés étant peu utiles (King, 1973, p. 15-16, 118). Cette approche inspirée contraste avec les écrits de ses contemporains sur des sujets semblables. Selon King, le capital, quoique source de désintégration sociale, a été « responsable de réunir des individus dans des groupes et des communautés et de rendre possible une quantité croissante d'efforts d'association » (King, 1973, p. 80) (2). Même une calamité comme une guerre mondiale peut amener le développement d'une communauté et donner une « impulsion à un nouvel ordre » (King, 1973, p. 11) (3). Voyant la nature humaine tantôt avec pessimisme, tantôt avec optimisme, il rejette le socialisme, car ce système ne peut être créé que sur la base d'une guerre, la lutte des classes (King, 1973, p. 262). Les oscillations et les contradictions ne sont pas absentes de ces propos teintés tantôt d'utopie, tantôt de conservatisme. Finalement, selon King, la clef du nouvel ordre, c'est la communication, surtout la communication directe, malgré les difficultés inhérentes à son application dans le monde contemporain avec la taille croissante des organisations. Cette communication doit donc être complétée par un accent sur le moral de la communauté et le maintien des contacts entre les groupes plutôt qu'entre les individus, en accord avec une vision « organique de la société » (King, 1973, p. 119).

En février 1919, Laurier meurt et King brigue sa succession à la direction du Parti libéral. Son principal adversaire est Fielding, un partisan de la conscription. En 1900, King trouvait honteux le poids du fait français au niveau du gouvernement fédéral : « Ce me semble une grande honte que tant de français soit perpétué ici » (*Journal*, 20 août 1900) (4). Or, vingt ans plus tard, le poids des libéraux du Québec à Ottawa lui apparaît plutôt comme une occasion de prendre le pouvoir : « le Québec mène la Chambre des communes, les libéraux du Québec ne prendront jamais comme chef un homme qui a trahi Sir Wilfrid à la dernière élection » (*Journal*, 18-22 février 1919) (5). Dans la foulée de son livre, King présente comme plateforme électorale un programme social allant des pensions de vieillesse à l'assurance-chômage et à l'assurance-maladie. Selon Neatby, King inventa peu de politiques au cours de sa carrière; il adaptait plutôt les idées des autres et réglait surtout des problèmes urgents. La seule exception est ce programme très avant-gardiste dont le Parti social-démocratique du Canada (CCF) réclama la paternité par la suite, alors que « l'inverse est la vérité. Dans ses origines, et dans son manifeste de Regina, le CCF était un parti socialiste et ce n'est pas la moindre réalisation de King d'avoir entraîné le CCF loin du socialisme et vers le support d'une alternative libérale de bien-être social » (Neatby, 1976, p. 29). En effet, King interprète la social-démocratie comme une forme évoluée de libéralisme :

La législation sociale [...] évoquée repose sur le postulat que l'initiative individuelle et l'entreprise continueront [...] avec la possibilité d'une grande récompense ou d'un grand échec. On croit que, dans l'ensemble, la société est plus apte à progresser plus là où l'opportunité est offerte (King, Chambre des communes, *Journal des Débats*, 27 février 1933, p. 2498).

Le libéralisme social-démocrate vise à atteindre un minimum décent et à offrir des conditions favorisant l'initiative individuelle. « Pour King, le libéralisme n'était pas une foi comme il le fut pour Laurier [...] [mais] une attitude ou une série d'attitudes, [...] profondément ressenties, car c'était une réaction à l'environnement actuel et historique, plutôt qu'une philosophie politique cohérente », écrit Pickersgill (1978, p. 16). Selon cet auteur, il ne faudrait pas minimiser l'héritage des attitudes laissé à King par sa famille. Ainsi, le Parti conservateur n'a jamais cessé d'être le Family Compact du Haut Canada, contre lequel son grand-père a combattu et perdu. King lui-même le combattrait jusqu'à la victoire. « Mackenzie King n'était pas seulement du côté des pauvres et des petits, il se croyait spirituellement l'un d'eux » (Pickersgill, 1978, p. 16).

Le petit fils du rebelle n'oubliera jamais, de sa famille paternelle, la tradition de loyauté à la Reine. [...] La réconciliation de ces deux histoires opposées de ses parents sera fondamentale au libéralisme de King. Et cette réconciliation prendra souvent la forme d'une masse d'attitudes contradictoires (Pickersgill, 1978, p. 16-17).

Bien que ses études en économie politique à Harvard lui aient sans doute donné une idée de la théorie économique classique orthodoxe, Pickersgill (1978, p. 17) affirme douter que King ait jamais lu un livre sur le sujet.

La grande influence éducative de ses années d'université a été la découverte des taudis et du prolétariat urbain lors de son travail dans les *settlement houses* à Chicago, London et plus tard à Toronto. [...] La contribution originale de Mackenzie King au développement social fut la théorie et la pratique de la conciliation industrielle. Ici, la pratique semble avoir précédé la théorie. [...] Durant la période de loisir relatif imposé à King par la perte de son siège au Parlement en 1911, il a développé le concept de conciliation dans la médiation actuelle des conflits industriels et dans l'écriture d'*Industry and humanity*, qui repose largement sur son expérience pratique. Dans ce livre, néanmoins, King ne s'attaque pas au problème ultime, à savoir quoi faire si la conciliation échoue et qu'aucun compromis n'est possible. Quand la question deviendra actuelle en 1939³, il sera forcé de donner une réponse qui ne fournira pas de solution au problème (Pickersgill, 1978, p. 17-18).

Le 7 août 1919, King remporte la victoire à la direction du Parti libéral et, à l'occasion d'une élection partielle, accède aux Communes deux mois plus tard.

Le gouvernement conservateur de Borden était alors chancelant. Borden, malade, fut remplacé par Meighen qui, comme partisan de la conscription, s'était aliéné le Québec et comme protectionniste, s'attirait les foudres des fermiers de l'Ouest, qui y voyaient la protection de la communauté industrielle de l'Est du pays. Durant la campagne électorale, King parla peu des questions épineuses, laissant le contexte travailler pour lui. Le 6 décembre 1921, les libéraux raflèrent tous les sièges du Québec, de la Nouvelle-Écosse et de l'Île-du-Prince-Édouard; les progressistes conquièrent les fermiers de l'Ouest et plusieurs sièges en Ontario. C'était la ruine pour les conservateurs. King devint premier ministre du Canada le 29 décembre 1921. Durant son premier mandat, il fut prudent dans ses politiques. Fort d'une atmosphère d'après-guerre plutôt isolationniste au pays, il mit fin à la politique impériale de Meighen, qui reposait sur une politique étrangère unique, fruit d'une consultation entre pays du Commonwealth. En septembre 1922, lors de la crise du Chanak, conflit militaire limité opposant, sur la côte des Dardanelles, la Turquie à la Grande-Bretagne, cette dernière demande des troupes au Canada. King l'apprend par le journal plutôt que par un canal officiel. Furieux, décidé à ce que le Canada soit considéré comme un dominion senior, King répondit que l'opinion publique canadienne exigerait, pour l'envoi de troupes, une décision du Parlement, lequel n'était pas en session. Lorsque la session débuta enfin, le conflit était terminé. L'année suivante, à la première conférence impériale, il s'opposa à l'idée

³ L'enjeu de la conscription sera évoqué plus loin.

existante d'une politique étrangère uniforme dans le Commonwealth, laquelle finit bel et bien par disparaître.

Ces nouvelles orientations furent peu débattues pendant la campagne électorale de décembre 1925. Les conservateurs obtinrent alors le plus grand nombre de députés; les progressistes, en régression, s'approprièrent néanmoins la balance du pouvoir. Avec sa politique du *common sense tariff*, King n'avait pu rallier les partisans du libre-échange, défendu par les progressistes, ni les partisans du protectionnisme, défendu par les conservateurs. L'éloquence de King en Chambre avait été moins spectaculaire que celle de Meighen. Le gouverneur général, Lord Bying, jugea que King devait démissionner et laisser Meighen former un autre gouvernement. King décida de s'accrocher au pouvoir et d'affronter le Parlement. Durant cette période, il a développé la position selon laquelle « un premier ministre qui n'a pas été défait au Parlement ne doit pas démissionner pour ouvrir la voie à un autre premier ministre qui n'a pas l'assurance d'une majorité en chambre » (Pickersgill, 1978, p. 20) et selon laquelle, par ailleurs, « le gouverneur général ne peut refuser la dissolution à un premier ministre, à moins d'être assuré que l'homme qui est choisi pour lui succéder pourra diriger une majorité au Parlement » (Pickersgill, 1978, p. 21). À l'époque, l'appui des progressistes permit au gouvernement de survivre un moment, mais au début de 1926, des révélations à propos de corruption au ministère des Douanes placèrent King dans l'éventualité de l'équivalent d'un vote de censure. Il demanda donc à Bying de dissoudre le Parlement, lequel refusa. Par conséquent, King démissionna comme premier ministre. Meighen tenta de lui succéder, mais fut défait par les députés progressistes. Bying accorda à Meighen la dissolution du Parlement qu'il avait refusée à King. L'autonomiste King avait pressé Bying d'obtenir à Londres l'avis du Secrétariat d'État pour les dominions sur cette situation.

Au cours de la campagne électorale qui suivit, King débattit l'enjeu constitutionnel et attaqua Bying à travers Meighen; il s'agissait là d'une manœuvre destinée à faire oublier le scandale. Mais, entretemps, les électeurs de l'Ouest, plus préoccupés par l'économie, s'étaient retournés vers les libéraux. Le 14 septembre 1926, King fut élu avec une majorité absolue. Durant cet automne, King participa à la Conférence impériale qui mit sur pied le Commonwealth britannique, et « cela fut largement l'œuvre de King même s'il n'a pas vraiment inventé la formule » (Pickersgill, 1978, p. 20).

L'idée d'un Commonwealth composé de nations égales s'est développée principalement en

réponse à la situation canadienne. Mackenzie King était amplement justifié de croire que ses attitudes et politiques étaient principalement responsables de la préservation de l'Empire comme Commonwealth libre, mais ce ne fut pas un accident que l'expression rhétorique de la nouvelle idée du Commonwealth porte le nom d'un homme d'État britannique. Ayant sécurisé la substance, King était heureux de laisser la définition aux autres et il n'était pas aveugle à l'égard de l'avantage politique local de défendre une formule britannique plutôt qu'une formule canadienne (Pickersgill, 1978, p. 21).

Il prépara ainsi la venue du Statut de Westminster (1931), qui a établi l'égalité constitutionnelle des dominions au sein du Royaume-Uni, faisant passer les pays concernés du statut de colonie à celui de nation.

Au congrès libéral de 1919, une politique positive de King était enchâssée dans le programme de bien-être social. À partir de 1926, King a commencé à réaliser que presque tout le champ du bien-être social était constitutionnellement provincial – une particularité qu'il avait ignorée en 1919. Il tenta d'obtenir des gouvernements provinciaux une entente sur un amendement constitutionnel qui permettrait au Parlement d'établir un programme national d'assurance-chômage, mais il n'y arriva pas. Seul le Manitoba était intéressé. En 1927, King instaura le régime des pensions de vieillesse.

Trois ans de paix et de prospérité suivirent avant que la dépression économique du monde occidental ne survienne en 1929. En juillet 1930, King subissait la défaite contre les conservateurs dirigés par Bennett. Ainsi,

jusqu'à la défaite libérale de 1930, la contribution majeure de King au développement politique a été double. L'une fut l'achèvement de l'évolution du Canada du statut de colonie à celui de nation. [...] L'autre contribution fut la réponse aux problèmes de l'industrialisation à travers la conciliation et la promotion du bien-être social (Pickersgill, 1978, p. 22).

Le début du séjour de King dans l'opposition fut alourdi par un scandale : un bénéficiaire des actions du gouvernement de King, la Beauharnois Power Corporation, avait largement contribué à la caisse électorale du Parti libéral. Mais la dépression qui avait fait chuter King fit aussi chuter Bennett en 1935. En octobre 1935, King redevint premier ministre pour la troisième fois avec la plus forte majorité jamais obtenue. En 1936, il introduisit l'assurance-chômage, que les conflits de compétences fédérales et provinciales avaient retardée. Cette responsabilité financière n'était pas sans effrayer King. Certes, les idées de Keynes relativement aux effets économiques stimulants des dépenses publiques étaient dans l'air au ministère des Finances mais « il est douteux que King ait jamais entendu quelque chose de la Théorie générale de Keynes et, si cela avait pu être le cas, il en aurait d'ailleurs été horrifié parce qu'il aurait pensé que c'était immoral » (Pickersgill, 1978, p. 23).

Cependant, il devenait évident que seul le gouvernement fédéral pouvait tenter de l'assumer. Les membres de la Commission nationale de l'emploi en étaient venus également à cette conclusion.

La période entre 1935 et 1939 fut plutôt triste politiquement. « Le Parti conservateur était aux prises avec l'une de ses orgies périodiques de dévoration de ses chefs précédents; le CCF prêchait un socialisme du XIX^e siècle inapproprié; la seule nouvelle voix était l'appel séduisant mais irrationnel du Crédit social » (Pickersgill, 1978, p. 23).

Mais alors que les nuages de la dépression se dissipent, la situation européenne s'assombrissait. En regard de l'agression de l'Éthiopie par l'Italie, King adopta une attitude attentiste de non-implication, considérant que le Parlement aurait de toute façon à décider.

C'est une des ironies de l'histoire qu'il ait fallu l'éclatement d'une guerre mondiale pour donner une seconde chance à Mackenzie King et à Winston Churchill, les deux dans leur soixante-cinquième année en 1939. [...] Dans le cas de King, c'est encore même une plus grande ironie que ce moins militaire des hommes ait trouvé seulement dans la guerre la pleine capacité de son *leadership* (Pickersgill, 1978, p. 23).

Ainsi, au printemps 1939, les conservateurs espérèrent séduire le Québec avec un nouveau chef, R. J. Manion. Ce dernier, anticipant un engagement de King contre la conscription, voulut lui couper l'herbe sous le pied en déclarant qu'advenant une guerre, le Canada devait combattre auprès de la Grande-Bretagne sans conscrire qui que ce soit pour le service outre-mer. King fit une semblable déclaration trois jours plus tard. Six mois après, la guerre fut déclarée et King s'en tint à la politique de non implication et du « le Parlement décidera ». Néanmoins, selon Pickersgill, dans une déclaration implicite à Paris, le 1^{er} juillet 1937, au pavillon canadien de l'Exposition internationale, peu après une visite à Hitler, King ne faisait aucun doute sur ce qu'il recommanderait si une guerre menaçait l'Angleterre. Il fut plus obscur à son retour au Canada, en faisant face aux remous de sa déclaration parisienne (Pickersgill, 1978, p. 24). Néanmoins, le 20 mars 1939, après l'occupation nazie de toute la Tchécoslovaquie, il déclara au Parlement que si Londres était bombardée, le Canada irait aider la Grande-Bretagne. Selon Pickersgill,

peu de Canadiens ont réalisé combien King était émotionnellement concerné par le destin de l'Angleterre et combien il partageait l'attitude des éléments les plus dynamiques de la population canadienne selon laquelle c'était tout autant le devoir que l'intérêt du Canada d'aller en guerre aux côtés de l'Angleterre (Pickersgill, 1978, p. 24).

Il faut reconnaître que, sans lui, le pays serait allé en guerre au prix d'une division irrémédiable. C'est en ce sens qu'il a joué un rôle majeur de conciliation dans le pays, en favorisant le maintien

de son unité; et c'est ce qui lui donne sa stature comme peut-être le plus grand premier ministre canadien. Comme les Alliés ne tenaient pas à partager la direction des opérations avec une puissance secondaire comme le Canada, King ne s'en plaignit point. Il opta d'abord pour un effort de guerre modéré. Durant les premiers mois, il était attaqué sur deux fronts : le premier ministre du Québec, Maurice Duplessis, dénonçait la menace que la loi sur les mesures de guerre représentait pour l'autonomie provinciale, alors que le premier ministre de l'Ontario, Mitchell Hepburn, dénonçait l'insuffisance de l'effort de guerre. À l'attaque ontarienne, King répondit par la dissolution du Parlement.

À l'élection de mars 1940, King obtint la plus grande majorité jamais obtenue par un gouvernement canadien. Il avait ainsi reçu un mandat couvrant toute la période de la guerre avec une population satisfaite de sa politique de guerre. Mais les conservateurs, notamment à l'occasion d'une élection partielle, parlèrent de conscription. La tournure de la guerre se mit à modifier l'opinion publique non seulement au Canada anglais, mais aussi au sein du cabinet de King, où le commandant d'un bataillon légendaire de la « vieille guerre », le colonel J. L. Ralston, dirigeait le ministère de la Défense nationale. King n'avait pas d'objection de principe à la conscription, mais il avait compris en 1917 que

le principal motif derrière la bataille pour la conscription était la haine des Canadiens-français. Son opposition à la conscription reposait sur la conviction que celle-ci pourrait détruire l'unité du pays sans contribuer substantiellement à la victoire » (Pickersgill, 1978, p. 18).

En somme, « la conscription avait remplacé la pendaison de Louis Riel comme le symbole de la domination anglo-saxonne sur les Canadiens-français » (Pickersgill, 1978, p. 24). L'expérience a démontré qu'il avait raison et c'est l'expérience de 1917 et non pas une idée théorique qui fut responsable de sa position en 1939. Il avait alors acquis la conviction que

la préservation de l'unité nationale était la tâche suprême du gouvernement du Canada. [...] [Autrement], King n'avait certainement pas d'affinité avec la culture française, tout au plus une connaissance schématique et superficielle de la langue et toute l'intolérance protestante envers le catholicisme (Pickersgill, 1978, p. 18-19).

Le 6 juin 1944, pour la première fois, toute l'armée d'outre-mer fut concernée. Ralston recommanda d'envoyer au front les conscrits mobilisés pour la défense du Canada et annonça qu'il démissionnerait si sa recommandation n'était pas retenue. King refusa de céder à ce chantage, mais le pria de demeurer à son poste. Le 1^{er} novembre, alors que Ralston était prêt à négocier un

compromis, King le fit démissionner et le remplaça par le général A. G. L. McNaughton, autrefois commandant de la première armée canadienne d'outre-mer. Ce dernier ne parvint pas à recruter un nombre suffisant de volontaires parmi les conscrits et, le 22 novembre, devant les modifications des sentiments au sein du Cabinet, King comprit que le gouvernement se briserait à force de démissions s'il n'y avait aucun changement de position. Aussi envoya-t-il 16 000 conscrits au front.

La guerre le rapprocha de Churchill, l'homme de Chanak, qui voua au Canada une admiration à laquelle King s'adapta. King établit aussi des liens d'amitié avec Roosevelt, mais il a noté plusieurs fois dans son journal ses craintes que le voisin omnipotent n'absorbe le Canada. À Pickersgill, il affirma que « c'était l'objectif secret de tout président américain, incluant Franklin Roosevelt, de dominer le Canada et finalement de posséder le pays » (1978, p. 18).

En juin 1945, King participa à sa dernière élection générale. En dépit de son revirement à l'égard de la conscription, sa majorité, réduite, comprenait la majorité des sièges du Québec. Ce qui montre combien il avait su, dans cette situation complexe, garder une crédibilité indispensable à l'unité nationale canadienne. L'instauration des allocations familiales, communément appelées le « bonus au bébé », avait coupé l'herbe sous le pied des socialistes. En fait, comme pour l'assurance-chômage et l'assurance-maladie (que des raisons économiques allaient faire reporter), King avait été retardé dans son programme social par les querelles fédérales-provinciales sur la compétence du gouvernement fédéral. La santé déclinante de King l'amena à quitter son poste le 15 novembre 1948 et il mourut le 22 juillet 1950.

Pickersgill décrit ainsi le style politique de King, dont il fut longtemps un proche collaborateur : King répétait que

ce n'était pas ce qu'un dirigeant accomplissait qui importait le plus, mais ce qu'il prévenait. [...] King ne croyait pas qu'un dirigeant doive tenter d'implanter des politiques, même s'il croit qu'elles sont justifiées, avant d'avoir fait un consensus dans le pays. C'était sa compréhension de l'auto-détermination. [...] King s'opposait au *one man leadership*. Il croyait que l'un des tests fondamentaux du *leadership* était l'aptitude d'un homme à s'entourer de collègues et ensuite de leur donner une voix effective dans le gouvernement et dans l'administration. Il n'a jamais craint d'être entouré d'hommes forts et habiles. [...] Il ne croyait pas de son devoir, comme chef, d'initier des politiques, mais plutôt d'examiner ce qui est proposé et de se former une opinion finale sur ce qui est politiquement faisable [...] [L]es deux mesures les plus audacieuses qu'il ait prises sont les ententes sur le niveau de la taxe du temps de guerre et le gel des prix et des salaires. Aucune de ces politiques ne fut initiée par le premier ministre, et il a eu à être convaincu que les deux fonctionneraient. Sa première réaction, dans les deux cas, était défavorable. [...] Le gel des prix et des salaires offensait Mackenzie King de deux façons. Il croyait que c'était contraire à de sains principes économiques; et il redoutait l'enrégimentation nécessaire pour le contrôler (1978,

p. 25-26).

Son grand talent n'était pas d'inaugurer des politiques, mais d'adapter les idées des autres lorsque le public peut les accepter comme solutions aux problèmes politiques. Mais son programme de bien-être social de 1919 était le sien propre, et il fut le premier dirigeant canadien à énoncer un tel programme, lequel survenait plusieurs années avant son temps. J'ai été longtemps amusé par les prétentions du CCF et du NPD selon lesquelles ils auraient poussé les gouvernements libéraux à accepter leurs politiques, alors que c'est historiquement l'inverse. À l'origine et dans son manifeste de Régina, le CCF était un parti socialiste et ce n'est pas la moindre réalisation de King d'avoir entraîné le CCF loin du socialisme et à soutenir et faire pression en faveur de la proposition libérale du bien-être. En ce sens, c'est Mackenzie King qui les a transformés en « libéraux pressés » (Pickersgill, 1978, p. 29).

On peut résumer sa carrière politique par les attitudes suivantes :

- l'accent sur l'unité du parti et l'unité du pays;
- l'importance de l'autonomie du Canada par rapport à la Grande-Bretagne au sein d'un empire qu'il conçoit comme une grande famille (King, Lettre à Lord Grey, 25 septembre 1913);
- la défense des moins bien nantis et l'importance de mesures sociales démocrates;
- un style de *leadership* alliant la conciliation à l'attentisme.

2. King et les historiens

En 1974, le centenaire de la naissance de King est presque passé inaperçu. Pourtant, cet homme a maintenu l'unité du Canada à travers la dépression et la guerre et a établi l'autonomie et l'importance internationale du Canada. « Vraiment s'en souviendront tous ceux qui vénèrent l'ingénuité, l'ambiguïté, l'inactivité et la longévité politique » (Scott, 1957).

En fait, comme l'écrit Neatby (1978), il n'y a pas de héros canadien possible. Le Canada est une création politique, non une nation. Il n'y a pas d'héritage culturel commun, de réalisation collective dramatique. George Washington est honoré à titre de père de son pays. Abraham Lincoln symbolise la préservation de l'union américaine. Au Canada, tout au plus y a-t-il de vagues « pères de la confédération ». Bien que plusieurs premiers ministres se soient faits les défenseurs de l'unité nationale, peu en ont offert une version acceptable pour les générations suivantes.

Le Canada est un pays difficile à gouverner. Quel Canadien-français adulé par ses compatriotes

peut être un héros pour les Canadiens-anglais? Certainement pas Papineau ni Mercier, ni Bourassa. Et quel Canadien-anglais peut être un symbole national pour les Canadiens-français? Certainement pas MacDonald, qui pendit Riel, ni Borden, ni King, qui, tous deux, ont imposé la conscription.

Le Canada a survécu et survit de compromis et de concessions. Les politiciens à succès ont dû obtenir un soutien de toutes les régions et des deux groupes culturels. Presque par définition, ils ne peuvent émerger comme des figures héroïques. Les compromis ne sont jamais dramatiques, la conciliation n'est jamais héroïque. Alors que la guerre a forgé l'unité nationale dans plusieurs pays, ce ne fut pas le cas au Canada. De toute évidence, comme l'écrit Neatby (1976), un *leadership* national au Canada requiert un profil discret et une recherche du plus petit commun dénominateur, un talent pour adoucir plutôt que pour soulever les émotions régionales ou culturelles. King correspond certainement à ce style, même si la plupart des commentateurs canadiens ont refusé de le lui attribuer.

Dans l'*Histoire du Canada français* de Lionel Groulx, le nom de King n'apparaît pas dans l'index, alors qu'il y a quatre références pour Lapointe. Par ailleurs, les descriptions de l'apparence physique de King donnent une idée des biais des auteurs, fussent-ils anglophones. Les adjectifs sont toujours peu flatteurs : « a stocky, barril-like figure, with an audible wheeze when in full voice » (Creighton, 1969, p. 21). Dawson évoque ses discours « abondants en platitudes, en termes abstraits et en phrases creuses » (1958, p. 318). Pourtant, tous reconnaissent qu'il fut un grand conciliateur. En fait, le nom de King est associé à deux grandes décisions : le développement de l'autonomie canadienne et la décision d'aller au front en 1939. « Outre les deux guerres, King a révolutionné le Commonwealth dans l'implantation de l'autonomie du dominion » (Creighton, 1969 p. 9-10). « Le délai apporté à l'entrée du Canada dans la Deuxième Guerre mondiale a fait qu'après tous les débats, le Canada y est entré en nation unie » (Stacey, 1970, p. 94 et p. 450). De même, la plupart des historiens reconnaissent son souci de l'unité du pays et l'astuce dont il a fait preuve en s'associant un lieutenant québécois influent. On ne reconnaît malheureusement pas assez la dimension créatrice d'un tel arrangement politique, qui suppose un certain partage du pouvoir pour que ce lieutenant soit crédible auprès des siens.

King a fait sienne une des attitudes fondamentales des réformateurs du Haut-Canada. À force de fustiger les privilégiés, ceux-ci avaient développé un complexe d'infériorité. King n'était pas seulement du côté des pauvres et des humbles, il croyait être spirituellement des leurs (Pickersgill,

1978, p. 16). Le grand-père maternel de King était rebelle et réputé; son grand-père paternel, marié à une Écossaise, fut un soldat loyal à la reine et combattit la rébellion. Cela explique, selon Neatby (1978), son libéralisme moins idéologique qu'empreint d'attitudes contradictoires. Selon Pickersgill (1978), la formation universitaire de King contribua surtout à lui faire découvrir la pauvreté et le prolétariat urbain. Le gradualisme des réformateurs du Parti libéral britannique inspira les réformes sociales qu'il présenta au congrès libéral de 1919 où il fut élu. « Une des contributions originales de King au développement social fut la théorie et la pratique de la conciliation industrielle. Ici, la pratique semble avoir devancé la théorie. La conciliation n'est pas tant un concept original qu'une réponse à l'inévitabilité des conflits entre les classes » (Pickersgill, 1978, p. 17). Dans son livre *Industry and humanity*, il expose le concept de conciliation dans la médiation des conflits de travail à partir de l'expérience pratique. Mais il ne parvient pas à résoudre le problème ultime : que faire lorsque la conciliation échoue?

King n'était pas un pacifiste, mais il détestait la guerre. En 1942, il se déclarait théoriquement favorable à la conscription pour des raisons d'équité (*fairness*), mais il s'y opposait parce que, selon lui, elle détruirait l'unité nationale sans contribuer substantiellement à gagner la guerre. Bien que culturellement loin du Canada français catholique, il y retrouvait les « *underdogs* » (opprimés) à défendre contre des privilégiés de la société.

En 1927, il instaura les pensions de vieillesse, mais les conflits de compétences fédérales et provinciales retardèrent l'arrivée de l'assurance-chômage (1936) et des allocations familiales (1946), si utiles aux Canadiens-français. Il contribua à créer un schéma de subventions à la santé qui, après lui, donnerait l'assurance-hospitalisation et *medicare*. Partagé entre sa fidélité à la constitution liée à la couronne britannique et son autonomisme, non sans lien avec son besoin de contrôle, que nous étudierons plus loin, il développa, à travers beaucoup d'ambivalence et d'ambiguïté, l'autonomie du dominion canadien. Il commença par exiger que le gouverneur général soit recommandé par le Parlement canadien pour finalement réaliser l'indépendance du dominion canadien.

Malgré les accusations d'opportunisme lancées à l'endroit de King, il faut retenir ceci :

L'opportunisme pour lui-même n'était pas un motif acceptable pour King, mais l'opportunisme qui donne meilleur accès aux avenues pouvant aider les autres était un devoir qu'il ne pouvait esquiver. Si de telles promotions conduisaient à des améliorations incidentes pour lui-même et sa

famille, c'était un autre signe que Dieu récompensait ceux qui étaient prêts à se sacrifier pour les autres » (Esbery, 1980, p. 59).

Aux yeux des historiens, il est souvent cité comme le plus grand premier ministre de l'histoire du Canada. Comme l'écrit Granatstein (1998), il a libéré le pays du joug de la Grande-Bretagne tout en le maintenant hors d'atteinte des États-Unis; de plus, comprenant la nature de la nation canadienne, il l'a fait en équilibrant habilement et avec succès les groupes régionaux, les classes et les groupes linguistiques au plus haut point imaginable. Dans leur ouvrage *Prime Ministers: Ranking Canada's leaders*, les historiens Jack Granatstein, directeur du Musée canadien de la guerre, et Norman Hillmer, professeur à l'Université de Carleton, classent les vingt premiers ministres qui se sont succédés depuis le début de la Confédération. Après consultation d'une vingtaine d'historiens aux opinions variées, ils retiennent seulement trois noms parmi les grands, le premier étant King, suivi de Sir John A. MacDonald, puis de Sir Wilfrid Laurier.

3. Histoire affective de King

Nous disposons d'une source inestimable pour connaître l'histoire affective de King : le journal personnel qu'il a débuté à 18 ans et qu'il a rarement interrompu.

3.1 L'enfance de King et sa famille

3.1.1 Portrait de la famille et de la jeunesse de King

William Lyon Mackenzie King naît le 17 décembre 1874 dans la ville de Berlin, en Ontario. Il porte comme prénom le nom complet du grand-père maternel. William Lyon Mackenzie. Le port du nom de famille maternel n'est pas d'usage à l'époque. Écossais d'origine, ce grand-père avait émigré au Canada en 1820 à l'âge de vingt-cinq ans. Deux ans plus tard, il épousait Isabel Baxter, Écossaise elle aussi. Ils eurent seize enfants. C'est la cadette, Grace, qui donna naissance à Mackenzie King. Le grand-père paternel avait perdu son propre père alors qu'il avait 4 ans. Il se révéla excellent à l'école et dévoreur de livres, mais ce talent fut un peu éclipsé par ses premiers emplois.

Le grand-père maternel était activiste. D'abord propriétaire d'un magasin, il le vend pour fonder un journal, le *Colonial Advocate*, qui lui permet de franchir la première étape de ses combats réformateurs. Convaincu de la nécessité de faire des réformes dans le Haut-Canada, où le Family Compact, petit groupe de familles riches, contrôle tout, y compris le gouvernement, il se fera l'apôtre d'une croisade contre les riches et l'injustice dans la société. Son tempérament bouillant nuit à sa cause. Il devient député de la circonscription de York de 1828 à 1836, année où il est battu. En 1834, il devient le premier maire de Toronto. Impatient d'instaurer des réformes et inspiré par la révolte dans le Bas-Canada, il décide aussi d'utiliser la force. Le 5 décembre 1837, il réunit une petite troupe d'hommes mal équipée et décide de marcher vers Toronto. Tôt défait, il doit s'exiler aux États-Unis, sa tête étant mise à prix. Il tente de revenir en 1839 avec une force d'invasion, mais échoue. Il doit même faire de la prison aux États-Unis pour ne pas avoir respecté la loi américaine sur la neutralité. Puis, pendant dix ans, il peine à faire vivre sa famille en écrivant quelques articles de journaux. C'est durant cet exil que naît, dans la pauvreté, Isabel Grace, la future mère de Mackenzie King. Il peut enfin rentrer au Canada en 1849, lorsque Louis-Hippolyte Lafontaine déclare l'amnistie générale. Il réussira à se faire élire député dans le comté de Haldimand de 1851 à 1858, année où il se retire. Il meurt trois ans plus tard. Sa biographie inspirera constamment Mackenzie King, mais toujours à travers le halo de sa fille Isabel.

La première fois qu'il entreprend la lecture de la biographie de son grand-père écrite par Charles Lindsey (*The life and times of William Lyon Mackenzie*, 1862), en juin 1895, son intérêt pour son grand-père est revivifié. On y trouve notamment ce propos de William Lyon Mackenzie :

Eh bien, j'aime les pauvres, j'estime grandement l'humble et le petit, parce que la pauvreté et l'adversité furent mes nourrices, et que, dans ma jeunesse, le besoin et la misère furent des amis familiers; même aujourd'hui, il émerge une douce satisfaction dans mon âme lorsque je peux clamer une parenté avec l'obscur chaumière et l'humble laboureur dans mon Écosse native, mais toujours honoré. (I, 20) (6).

À cette lecture, King écrit : « Je fus très inspiré et intensément intéressé. J'imaginai que je pouvais sentir son sang courir dans mes veines, particulièrement lorsqu'il traitait des pauvres » (*Journal*, 17 juin 1895) (7). Deux jours plus tard, pensant à cette biographie en allant au lit, il ne peut dormir (*Journal*, 19 juin 1895), et quelques jours plus tard, il écrit :

Je ne me souviens pas d'une semaine où j'ai éprouvé des désirs intérieurs, des ambitions et des espoirs tels que cette semaine. À lire la vie de mon cher grand-père, je suis devenu un plus grand admirateur que jamais de sa vie, plus fier de ma propre mère et de la race d'où je suis issu. Plusieurs de ses principes, je prie pour que j'en aie hérité. Je crois les avoir. Je comprends parfaitement le sentiment qui a mu ses actions. Je puis sentir sa vie intérieure en moi. J'ai un plus

grand désir de poursuivre le travail qu'il a tâché de réaliser, d'améliorer la condition du pauvre, de dénoncer la corruption, la tyrannie du pouvoir abuseur et de maintenir des principes droits et honorables (*Journal*, 22 juin 1895) (8).

Et quelques semaines plus tard :

Alors que je lisais comment, plusieurs fois, il échappa à la mort, l'idée suivante me vint : pourquoi cet homme aurait-il échappé à tant d'attentats à sa vie... pour qu'un jeune enfant lui naisse, le troisième et cadet d'une famille nombreuse, qui devait porter [sic] un fils pour qu'il hérite du nom de son grand-père, W. L. Mackenzie. J'ai sûrement une grande œuvre à accomplir avant de mourir⁴ (*Journal*, 18 juillet 1895) (9).

Mackenzie King est-il donc de la race de sa mère exclusivement? Constatant l'image adoucie (« émaciée ») du grand-père paternel dans le journal de King, Esbery (1980, p. 24) écrit : « Comme pour les relations de King avec Sir Wilfrid Laurier, on doit envisager la possibilité que King a projeté ses propres croyances et objectifs sur Mackenzie plutôt qu'accepter toute influence des croyances du grand père. » Mais, comme le suggère Freud, ce qui compte pour l'individu, particulièrement pour le sujet de l'inconscient, c'est la réalité psychique, plus que la réalité objective de ce qui lui arrive. Et si, pour réparer la figure du grand-père, il devait nécessairement minimiser sa tendance à l'impatience violente, il restait alors avec un Mackenzie aux grandes vues et aux grandes ambitions. Au niveau du sujet, son père n'est pas le même père que pour son frère, même s'il s'agit objectivement de la même personne. King n'est pas né avec des croyances, mais les a développées au fil de son interprétation personnelle des interactions, notamment d'après les propos de sa mère et d'autres sources d'information au sujet du grand-père. Ainsi, de son grand-père tel qu'il l'a perçu, on peut penser qu'il en a certainement retenu son combat en faveur des pauvres. Selon Dawson (1958, p. 26), « les deux parents encourageaient leurs enfants à considérer leur grand-père comme un héros national. John King devint un gardien spécial de la réputation de son beau-père, comme en atteste son pamphlet à la défense de Mackenzie ». Sur sa copie du livre de Lindsey, *The life and times of William Lyon Mackenzie*, il y a une note non datée de Mackenzie King : « Mackenzie King n'a jamais oublié que sa propre mère est née durant les années où son père était en exil politique et, comme enfant, a partagé les privations auxquelles tous les membres de la famille furent exposés. » (Dawson, 1958, p. 26-27).

⁴ On comprend mal, après la lecture de ces passages, le commentaire d'Esbery (1980, p. 15) selon lequel le rôle de Mackenzie dans la vie de son petit-fils a été exagéré puisqu'« aucun des enfants n'a paru montrer une grande connaissance et d'intérêt ou de préoccupation quant aux exploits du grand-père dans ses premières années ». C'est mal comprendre, d'une part, comment le discours familial passe d'une génération à l'autre et, d'autre part, comment une conjoncture familiale puis personnelle fait qu'un sujet cherche appui sur une documentation familiale pour fonder en partie son propre projet d'existence.

Revenons au grand-père paternel. John King, militaire d'origine écossaise, fut affecté au Canada en 1834 à l'âge de 20 ans. C'était un soldat fidèle et loyal à la Couronne d'Angleterre (comprendre au Roi, en anglais King) : il combattit d'ailleurs la révolte du grand-père maternel de Mackenzie King en 1837. Tuberculeux, il mourut à 29 ans, en 1843, quatre mois avant la naissance de John King, le père de Mackenzie King. Le rôle paternel apparaît ainsi fragile dans cette lignée. La grand-mère paternelle était aussi d'origine écossaise.

King, qui fut, en un temps, surnommé le Pacificateur, notamment par Grey, et qui fut un promoteur de la conciliation, était fier de rappeler comment deux souches familiales conflictuelles avaient été réunies par le mariage de ses parents, car ses deux grands-pères avaient été impliqués dans des camps opposés lors de la Rébellion de 1837-1838. Ainsi, lors d'une allocution à Aberdeen, en Écosse, en 1937, il a dit :

Chacun (de mes grands-pères) a servi du mieux qu'il pensait et conformément aux traditions et idéaux qui étaient chers à son cœur. John King et ses inclinaisons naturelles fortement associées à la Couronne; William Lyon Mackenzie était à l'époque plus étroitement associé au peuple et à ses luttes pour la liberté politique. Mais chacun de ces hommes cherchait à faire sa part pour préserver ce qu'il croyait être le mieux tant dans la Couronne que dans les institutions populaires; et l'histoire du développement de l'Empire britannique a été de conserver ces deux courants ensemble d'une telle façon qu'au lieu d'une discorde, il y ait harmonie entre eux (Aberdeen, 1938) (10).

.On peut penser que le nom William Lyon Mackenzie constituait un appel subliminal à réconcilier le roi (King) et le rebelle (William Lyon Mackenzie), un appel à développer une vocation pour la conciliation. » (Wallot H, 2001).

John King et Isabel Grace Mackenzie se marient à Toronto le 12 décembre 1872. De leur union naissent Isabel Christina Grace (Bella) en 1873, William Lyon Mackenzie (Willie) en 1874, Janet Lyndsey (Jennie) en 1876 et Dougall Mac Dougall (Max) en 1878. Voilà donc toute une généalogie à réconcilier! John King (le fils) débute sa pratique de droit à Berlin. Son fils William Lyon Mackenzie vivra avec sa famille jusqu' à 16 ans. Comment était-il, ce jeune futur premier ministre?

Le père de King, John King, C.R., était un homme admirable mais un avocat sans succès, entretenant davantage d'ambitions universitaires et littéraires (Stacey, 1976, p. 16). Il était un orateur et un écrivain de distinction. Son amour de la littérature anglaise et sa facilité d'expression firent de lui un conférencier recherché. Il avait gagné un prix à l'université pour un essai de maîtrise

qui fut publié ultérieurement (« *Our English Shakspeare* », *Canadian Monthly*, July 1876). Ses compétences en matière de droit étaient plus remarquables au niveau universitaire que dans la pratique. Aussi lui a-t-on offert, en 1893, un statut de chargé de cours à temps partiel à la Law School of Upper Canada (Osgoode Hall) à Toronto. Il a accepté le poste et déménagé de Berlin à Toronto. Mais il devait compléter par du travail en bureau privé où il obtint moins de succès dans la nouvelle ville. « Nul n'est aussi conscient que moi de mes infirmités [...] Je suis venu au monde avec un caractère hautement sensible dont je ne peux me défaire [...] Si j'avais eu des sentiments plus rudes et une nature plus dure [...] je serais en meilleure posture aujourd'hui » (John King à WLMK, 27 décembre 1899) (11). Malgré qu'il ait souvent frôlé l'insolvabilité, une qualité l'aida dans bien des problèmes, selon Dawson (1958, p. 23), c'est un optimisme sans faille. Pendant 35 ans, il a été représentant des anciens au Sénat de l'Université de Toronto. Par ailleurs, « John King serait certainement mort endetté et n'aurait rien eu à laisser à sa famille » sans l'aide de son fils aîné (Stacey, 1976, p. 46; 1979, p. 184). Ce dernier devra financer lui-même ses études collégiales et universitaires. Apparemment, parce que Grace Isabel attribue son enfance pénible à la carrière politique de son père, elle refuse que son mari se lance en politique lorsque le Parti libéral lui fait des offres à quelques occasions. Aurait-elle eu des doutes sur sa performance éventuelle ou sur le soutien qu'elle et d'autres auraient dû lui apporter? Aucun moyen de répondre à cette question et en fait, aucune trace de contestation de la part de son mari. La famille King vivait en retrait de la ville de Berlin dans une maison louée, Woodside. John King essaiera de se faire valoir auprès de son fils aîné, notamment en lui écrivant au moment où ce dernier va étudier aux États-Unis : « J'ai reçu une très belle lettre de père avec plusieurs coupures de journaux vantant ses magnifiques succès » (*Journal*, 26 mars 1868) (12). Le père tentera plus tard de l'utiliser pour le travail, comme l'illustre le passage suivant d'une de ses lettres : « Je suis toujours à espérer une bonne situation. J'avais toujours cru que ta position avantageuse aurait pu me donner un coup de pouce auprès de Mulock et du gouvernement » (20 novembre 1900) (13). Mackenzie King, malgré sa piété filiale, demeure critique envers son père :

[...] La dernière personne que je voudrais critiquer est bien mon père mais je deviens impatient avec lui. Il a été une grande source de désappointement pour moi ces dernières années. [...] Cela me désole de le voir perdre son temps à lire les journaux et à rester à la maison à ne rien faire alors qu'il est rempli de tant de qualités [...] il désire tous les plaisirs, mais il ne veut pas travailler pour les mériter. Il pourrait écrire des articles pour payer les dépenses de la famille, mais il ne le fait pas. Si seulement il les exploitait [...]. Cependant, je sens que je dois faire tout ce que je peux pour favoriser le bonheur de père et de mère et j'ai décidé, en ce qui concerne leur visite, de faire le nécessaire (financier) pour arranger ce voyage. Ce sera un plaisir pour moi également, le seul

sentiment que j'ai est que la situation devrait être renversée et que père, par ses propres efforts, rencontre les moyens de son propre plaisir. [...] Pendant ce temps, mère souffre et sa vie n'est pas aussi belle qu'elle le devrait. Jennie ne se développe pas à la hauteur de ses talents. Max n'a pas eu le soutien dont il avait besoin; par conséquent... il a négligé des matières importantes pour son avenir. Il ne sait pas quoi faire et père ne lui offre pas un modèle à suivre. [...] J'aurais souhaité que père soit un grand homme, une noble source d'inspiration pour ses fils, etc. mais il a fait des erreurs durant les jours prospères en vivant au-dessus de ses moyens et maintenant il a des dettes. Il est devenu indifférent (*Journal*, 29 juillet 1897, 22 septembre 1898 et 2 octobre 1909) (14).

Voici ce qu'écrit Esbery à propos des parents de King :

[...] en pratique, le mari tranquille d'Isabel King ne s'est pas avéré plus efficace que son spectaculaire père dans la satisfaction de ses besoins à elle, et une partie de la responsabilité lui revient. Elle était une femme amère, parfois malicieuse, centrée sur elle-même et possessive. [...] En affichant une dépendance sur King, ses parents ont abdiqué leur rôle parental [...] et ont révélé leur égoïsme et leur vénalité (1980, p.12, 16).

Pour éviter de reconnaître ces décevantes réalités, en contraste avec les idéaux transmis, « King fut contraint à des rationalisations défensives [...]. Dans la famille, on peut observer un renversement des rôles [...] Isabel King fut le leader instrumental quant au comportement général de la famille et John King fut un échec comme protecteur et pourvoyeur » (Esbery, 1980, p. 16).

Isabel King était

plutôt courte, svelte, jolie avec des yeux bleu foncé et une belle chevelure ondulée. Une photographie prise alors qu'elle avait 45 ans la présente comme une femme ayant été très attrayante et possédant pas mal de caractère. [...] J.W.L. Foster, qui a peint son portrait à deux occasions, écrivait : « Habillée toujours de façon originale et néanmoins avec bon goût, Mme King était un test de bienvenue pour les ambitions et le pouvoir de tout artiste. » Sa vivacité naturelle et son sens du plaisir en ont fait la vie de la famille. Elle jouait des jeux et s'ébattait avec les enfants dans les premières années, et au fur et à mesure qu'ils grandissaient, elle demeurait essentiellement la compagne plutôt que le parent. [...] Plus d'une fois, ses lettres ont indiqué qu'elle était en disgrâce en raison de son incapacité de se comporter avec le sérieux approprié au service religieux. En même temps, elle était sujet à des périodes récurrentes d'épuisement nerveux. [...] Elle savait généralement ce qu'elle voulait et elle avait la volonté et l'énergie pour le réaliser (Dawson, 1958, p. 24).

Le 2 septembre 1901, Mackenzie King écrit au sujet de sa mère et de son visage :

Eût-ce été le visage d'un Luther, d'un Savonarole, d'un Elisha ou d'un autre prophète du Seigneur qu'il n'aurait pas été plus beau [...] Je pouvais y voir la très forte ressemblance avec celui de grand-père et je l'imaginai en tournée au pays au temps des élections ou de la rébellion. Ce visage était fait pour mener et guider les hommes. En partie à cause de l'association (qui s'était faite dans mon esprit), en partie à cause de mon désir de consoler maman, en partie à cause du désir d'exprimer mes propres ambitions, en partie parce que mon âme était grande, mon esprit solide et ma résolution noble, je murmurai à mère que je croyais que si l'occasion se présentait dans l'avenir, je pouvais devenir premier ministre du pays (*Journal*, 2 septembre 1901) (15).

Quatre jours après son élection à la Chambre des communes, King tint à Laurier, alors son chef de parti et son père spirituel, des propos résumant l'influence de son histoire affective sur sa vie, et particulièrement sur sa vie politique :

Je lui dis que j'étais content d'être au Parlement sous sa direction et pendant que j'avais encore ma mère. Que ma mère et lui-même m'avaient servi d'inspiration. Je lui dis combien ma mère avait souffert de la pauvreté dans son enfance à cause de l'exil de son père et que j'avais hérité d'elle la haine contre l'injustice, l'amour envers le pauvre et une détermination à soutenir la justice, cause pour laquelle mon grand-père s'était battu (*Journal*, 30 octobre 1908) (16).

Il ajoute : « J'ai connu la pauvreté par procuration parce que ma mère est allée souvent au lit le ventre vide durant les années d'exil politique de son père » (cité par Esbery, 1974, p. 179) (note 1). Comme l'indiquent des citations antérieures, King était *fier de sa mère et de la race dont il était issu*. En 1905, un peintre fera le portrait de la mère de King, assise avec, à la main, la biographie de Gladstone, un des maîtres à penser de King. Cet ouvrage est ouvert au début d'un chapitre intitulé « Le premier ministre ». Les sentiments de King pour sa mère furent déterminants dans sa vie. À Londres, alors qu'il avait 25 ans, King n'avait pas moins de cinq photographies de sa mère affichées dans sa chambre (Stacey, 1976, p. 69; 1979, p. 83). En septembre 1900, il écrit : « Elle est, je crois, l'âme la plus pure et la plus douce que Dieu ait jamais faite [...]. Qu'elle est merveilleusement belle! Tout le monde la regarde avec admiration [...] Elle a un visage plus fin, je crois, que celui de toute femme que j'ai connue » (*Journal*, 4 septembre 1900) (17). Son journal comporte maints passages à propos d'événements sociaux, où sa mère est décrite comme la plus belle des femmes présentes. « Il a toujours insisté sur son air jeune – “elle est comme une petite fille” » (Esbery, 1980, p. 33).

Au sujet du mariage, il écrira : « Si seulement je pouvais conquérir une telle femme comme j'ai une telle mère, combien serai-je infiniment heureux » (*Journal*, 29 juillet 1899) (18). Également : « Je l'aime de tout mon cœur et jamais je n'éprouverais le désir d'une autre si elle était toujours avec moi si pure, si presque sainte » (*Journal*, 6 février 1901) (19). En fait, pareille attitude provient de l'idéalisation excessive d'une femme apparemment égoïste qui a tenté, comme son mari, de réparer sa situation sociale à travers ses garçons et de garder pour elle seule son fils, comme nous le verrons plus loin. On peut juger d'elle par certains contenus de ses lettres à son fils William citées par Esbery. « Elisa Mackintosh est très malade, en fait, je me demande si c'est très sérieux. Je me demande parfois ce pourquoi elle tient à la vie. Je souhaite que grand-mère meure, car elle me donne de plus en plus de troubles chaque jour » (non daté, 1900) (20). Ou encore :

Hier, quand nous étions à quelques pas des Studios Foster, qui n'avons-nous pas vu sinon ce petit serpent de Charles Lindsey... J'ai dit à ton père qu'il n'était pas pour se débarrasser de moi [...] Quand il montait dans l'élévateur qui était passablement plein, j'ai fait mon chemin pour y entrer. L'homme a dit qu'il y avait trop de gens mais j'ai tenu à ma place avec mon dos délibérément tourné sur ce morceau d'humanité et plusieurs hommes sont alors sortis (16 septembre 1900) (21).

Pour Esbery (1980, p. 36), le fondement de la possessivité des parents à l'égard de King est d'ordre financier, leur immaturité obligeant rapidement King à prendre soin d'eux. Mais il y a aussi, pour la mère, une dimension affective à cette possessivité. Souvent, dans ses lettres, elle associe le père à ses souffrances résultant de la distance géographique d'avec son fils. La séparation combat un peu l'idéal qu'elle a transmis à son fils. Ainsi, elle lui écrit : « Ton père et moi avons souvent parlé des moyens à prendre pour que tu puisses étudier ici, à l'Université de Toronto. Tu seras ainsi avec nous cette année. Le foyer est le meilleur endroit pour nous : “unis, nous réussissons, divisés, nous échouons” » (Isabel King à WLMK, 14 janvier 1897) (22).

Précédemment, en 1895, Mackenzie King avait obtenu une bourse de l'Université de Chicago, mais, cédant aux pressions parentales, il demeura à Toronto pour travailler avec son père dans son étude d'avocat. Il le quittera néanmoins pour travailler comme journaliste, d'abord au *Toronto News*, puis au *Toronto Globe*. L'année suivante, il refait à l'Université de Chicago une demande qui sera acceptée. Ses parents s'interposent encore, favorisant Toronto. Un langage ambigu et indirect des parents, particulièrement de la mère qui récupère le nom de son propre père dans ses lettres, masque toujours le contenu possessif de leurs propos à l'égard de King : « Tu me manques beaucoup et, cette dernière semaine [...] [je me suis sentie] particulièrement seule sans toi. Je m'ennuie de ton baiser du matin et des aimables conversations que nous avons l'habitude de tenir. [...] La maison, pour un temps, est la meilleure place pour nous. » (Isabel King à WLMK, 18 octobre 1896 et 14 janvier 1897) (23). L'intérêt de King pour la mère prend également la forme de l'admiration du grand-père maternel. C'est en évoquant ce dernier que Mackenzie King écrit : « Je suis fier de ma mère et de la race dont je suis issu » (*Journal*, 22 juin 1895) (24) (note 2).

Mackenzie King, comme premier garçon de cette famille, fut sans aucun doute le dépositaire des aspirations conscientes et inconscientes de ses parents, et particulièrement de sa mère, qui semble avoir été fort marquée par l'image de son propre père, un chef remarquable un jour et par la suite, condamné à la misère de l'exil.

Dawson présente King ainsi :

Figure assez terne, des traits grossiers, une large bouche, des cheveux en bataille et un physique somme toute assez lourd. Il était gentil et facile d'approche, toujours prêt à discuter, avec la répartie rapide accompagnée d'un sourire et d'une étincelle dans ses yeux bleus. Il était très sociable et généralement apprécié. S'il avait de l'attrance pour les jeunes filles, il ne montrait jamais de préférence pour l'une d'entre elles. [...] Ces dernières semblaient l'aimer et il était un des favoris parmi les amies de ses sœurs Jennie et Isabel. Il était spontanément un leader espiègle, et ses professeurs d'école apprirent vite à chercher du côté de Willie King lorsqu'ils peinaient à trouver la source de tout trouble important : vol de pommes, des œufs glissés dans la poche d'un élève ensuite bousculé, etc. » (1958, p. 12).

Très tôt, selon Dawson, il prit au sérieux ses devoirs d'aîné, notamment en l'absence du père tant à la maison qu'à son bureau d'avocat. D'où le surnom « petit vieux grand-papa » que lui donnaient ses sœurs, auxquelles il semblait ne chercher qu'à plaire. Selon Dawson, un aspect important de la famille King était le presbytérianisme avec assistance assidue aux services religieux à l'église, et à des activités rattachées (chœur, souper, sermon, etc.). Dawson mentionne aussi que

la vie de famille des King en était une inhabituellement heureuse. Outre l'affection de chacun de ses membres l'un pour l'autre, ils possédaient d'autres vertus auxiliaires qui concouraient à produire le même résultat. La compréhension sympathique, le sens de l'humour et de l'indulgence en forme de plaisanterie, l'éloge important des qualités de chacun et la tolérance des fautes de tous et chacun, l'encouragement constant à l'effort et l'appréciation inqualifiable de la performance – ce sont les qualités que les King possédaient et déployaient (Dawson, 1958, p. 19).

Lorsqu'il étudiait à Toronto, « Willie écrivait régulièrement chaque semaine » tantôt brièvement, tantôt longuement et « pendant des années, le flux épistolaire de la maison King atteignait en moyenne trois longues lettres par semaine. Les sœurs manquaient rarement d'écrire chaque dimanche. M. King écrivait à un moment durant la semaine, et Mme King et Max envoyait une courte lettre occasionnelle » (Dawson, 1958, p. 15-16). Selon Stacey (1976, p. 37; 1979, p. 43), « King jouissait physiquement d'une énergie colossale. Elle se manifestait dans toutes sortes de sports : cricket, rugby, course, patinage et autres. Il ne semble pas avoir dépassé la moyenne dans un exercice, mais il était persévérant ».

3.1.2 L'université et la carrière naissante

À l'automne 1891, alors qu'il n'a pas encore 17 ans, Mackenzie King s'inscrit à la Faculté des Arts au Collège universitaire de l'Université de Toronto. Une année plus tard, il s'inscrit dans le « *honour course* » en science politique et obtient la bourse Blake en science politique et histoire. Dans les trois années suivantes, il étudie principalement la politique, l'économie, l'histoire

constitutionnelle et le droit, et figure toujours parmi les premiers de classe.

Quelques jours après son arrivée, le journal étudiant *Varsity* rapporte une conversation entre deux étudiants, dont l'un, surnommé Rex, se serait présenté comme le fils du sénateur Rex de Berlin. L'incident en dit long sur l'effet de King sur ses compagnons étudiants et sur son habileté à attirer l'attention et à tirer profit de toutes les occasions. Le surnom de Rex lui restera. En 1893, Rex et cinq autres comparaissent devant le Conseil universitaire sous l'accusation d'avoir détruit un vieux hangar sur le campus, à l'Halloween. Pour la fête de l'année suivante, King fut choisi par un grand groupe d'étudiants pour organiser une nuit théâtrale dans la plus pure tradition universitaire. Enthousiaste face à toutes les activités sociales, il appréciait parler en public, intervenant souvent dans des débats de la *Literary Society*. Il fut élu président de sa classe au cours de sa deuxième année, travailla un peu pour le YMCA, et devint membre de la fraternité Kappa Alpha en 1893. Il appréciait le théâtre et certains opéras, mais ses sorties étaient limitées par sa situation financière. Il écrivait avec beaucoup d'aisance. Pendant deux ans, il fut le rédacteur adjoint de *Varsity*. Selon Dawson (1958, p. 33), King participait assidûment et vaillamment à divers sports, mais « arrivait rarement à être plus que le joueur de rechange de la deuxième équipe ». À 21 ans, il a été impliqué dans une contestation étudiante qui a culminé en une grève (ou boycottage des cours), en 1895, fondée sur une liste de griefs : enseignement déficient, népotisme dans l'octroi des postes, ingérence par rapport à la liberté d'opinion de *Varsity* (qui avait mené à la suspension des cours pour le rédacteur en chef), congédiement arbitraire du professeur Dale, coupable de délit d'opinion, etc. « Si quelque chose peut faire bouillir mon sang, c'est bien la tyrannie » (*Toronto World*, 23 janvier 1895) (25). Il fit partie du comité de 15 étudiants invité à discuter avec l'administration. Le boycott n'a pas permis la réembauche réclamée d'un professeur, mais a amené le gouvernement ontarien à créer une Commission royale d'enquête sur les affaires universitaires.

Quelques jours après son arrivée à Toronto en 1891, avec quelques amis, il va au cimetière de son grand-père maternel. Il remarque qu'il n'y a pas de monument immense pour rappeler sa mémoire, mais une simple pierre au milieu d'un « beau gazon vert et ornée de quelques roches blanches » (WLMK à John et Isabel King, 18 octobre 1891) (26).

Au cours de ces années universitaires, les préoccupations spirituelles sont très importantes. Il est très sensible aux sermons, aux prières, aux lectures de la Bible et aux hymnes : « Les hymnes ont un grand effet sur moi... » (*Journal*, 3 décembre 1893) (27); « Il n'y a rien au monde que j'aime

mieux qu'un bon sermon, rien que je déteste plus qu'un mauvais » (*Journal*, 8 juillet 1894) (28). Deux semaines après son arrivée à Toronto, il commence à visiter les patients du Sick Children's Hospital presque tous les dimanches après-midi. De temps à autre, il tente de réformer les prostituées, de les ramener à la maison ou à des institutions dédiées à leur réhabilitation. Il choisit ses amis surtout parmi ceux dont le but dans la vie consiste en l'amélioration constante et le relèvement moral et spirituel de l'humanité. Oubliant que ses préoccupations d'amélioration ne sont pas partagées par tous au même niveau, il prodigue aussi des conseils non demandés à son frère et ses sœurs et, en vieillissant, même à ses parents (Dawson, 1958, p. 39).

La même tendance apparaît dans ses relations avec les jeunes filles qui l'attirent beaucoup. Sa méthode d'approche est de manifester un désir flatteur, de discuter avec elles des moments les plus importants de leur vie. Ainsi, il rapporte que dans une discussion de deux heures et demie, une amie et lui « parlèrent... de Dieu, d'éternité, d'immortalité, de la vie, etc. Tous deux nous avions des propos confidentiels et sérieux » (*Journal*, 13 septembre 1896) (29). C'était aussi souvent pour lui l'occasion de parler des classiques de la littérature anglaise. Mais ces rencontres furent souvent l'occasion de désillusions, ces filles n'ayant pas tous les « nobles attributs » qu'il avait imaginés (Dawson, 1958, p. 40).

Les habiletés sociales de King se développèrent beaucoup durant cette période, car il recherchait des contacts avec les gens, surtout les gens importants. Son dossier scolaire était excellent : il remporta les « *first-class honours* » dans sa troisième année, et se retrouva second avec les « *first-class honours* » dans sa dernière année. Il prenait surtout plaisir à étudier l'économie et la science politique et désirait poursuivre des études avancées. Le professeur en autorité administrative dans son domaine estima néanmoins que King n'était pas fait pour des études avancées et s'opposa à ce qu'on lui octroie une bourse.

La question de l'orientation de sa carrière le préoccupait constamment au cours de ces années à Toronto. Il entra à l'université avec un penchant pour la prêtrise et le droit, encouragé en cela par ses propres convictions religieuses et par son père avocat. « Je vais dédier ma vie entière à un travail de mission » (*Journal*, 11 juillet 1894) (30). Plus le temps avançait, plus le droit perdait du terrain dans sa vie et ses difficultés l'orientaient vers une vie vouée à l'Église. À la fin de 1893, il était « décidé [...] à devenir un Ministre de l'Église du Christ » (*Journal*, 31 décembre 1893) (31), mais deux semaines plus tard, il écrivait que même si ce choix continuait à s'imposer, il avait

encore « un très grand désir de faire de la politique » (*Journal*, 15 janvier 1894) (32); et trois mois plus tard : « J'ai un grand désir d'aller en politique, mais je ne pense pas que je peux y aller » (*Journal*, 27 avril 1894) (33).

Son milieu universitaire et sa vie à Toronto le sensibilisèrent aux questions sociales, à l'effet de l'urbanisation, au phénomène croissant du travail dans des manufactures et aux problèmes sociaux et économiques qui en découlaient. Au cours de ses lectures de 1895, King fut particulièrement impressionné par les travaux d'Arnold Toynbee, un jeune et brillant économiste britannique mort en 1883, à l'âge de 31 ans, et qui croyait notamment que les convictions religieuses n'étaient guère utiles à moins d'être rattachées à la vie concrète des gens. À la même époque, il développa des relations amicales avec le Parti travailliste socialiste, groupe de radicaux marxistes de Toronto. Néanmoins, King ne fut jamais socialiste. Au contraire, dès décembre de la même année, il dénonçait le socialisme devant un club de travailleurs, soutenant que ce n'était pas faisable et que ce n'était pas le remède à tous les maux. Comme nous l'avons vu, durant l'été 1895, son intérêt pour son grand-père fut revivifié par la lecture du livre de Charles Lindsey (*The life and times of William Lyon Mackenzie*, 1862).

Lors de sa diplomation au printemps 1895, le futur de King n'était pas réglé. Il demanda une bourse d'étude en économie à l'Université de Chicago. Il refusa celle de 320 \$ qui lui était offerte, après une longue hésitation et l'écoute de certains pressentiments. Sa mère était très réticente à le laisser quitter Toronto. Et son père ne pouvait l'aider suffisamment pour les dépenses impliquées. Quand sa famille déménagea à Toronto, ses demandes financières directes s'amoinrent, mais également les fonds disponibles pour son éducation. Obligé de se décider, il se lança sur la voie d'un diplôme en droit comme étape préparatoire à la pratique de la profession et travailla au bureau de son père. Deux semaines plus tard, il demanda une bourse d'étude en science politique à l'Université de Toronto, laquelle lui aurait permis de poursuivre simultanément ses études de droit s'il l'avait voulu. Après dix semaines, cependant, il abandonnait le droit parce qu'il n'aimait pas le travail de bureau et y voyait peu d'avenir pour lui (Dawson, 1958, p. 49). À la fin de l'été 1895, King apprend que la bourse convoitée a été octroyée à quelqu'un d'autre. Il décide alors de pratiquer le journalisme, commençant au *News* à 5 \$ par semaine, puis après dix jours, au *Globe* à 7 \$ par semaine. Initialement, il faisait des reportages sur les procédures judiciaires à la Cour. Il continua tout de même à étudier à temps partiel pour passer les examens de droit. Il les réussit en arrivant

quatrième sur la liste d'honneur, manquant la première place par seulement quelques points. Le 12 juin 1896, il recevait son diplôme LL.B. Tôt en 1896, il demanda des bourses dans plusieurs universités américaines. Chicago fut la seule à lui proposer une bourse de 320 \$, qu'il accepta. Pour l'aider, le *Globe* lui offrit le billet de train pour Chicago. Il obtint aussi un emploi de tuteur en français et en loi militaire. Mais, après avoir accepté cette bourse, il remit en question sa décision et envisagea de soumettre sa candidature pour une bourse de 500 \$ en histoire constitutionnelle à Toronto, renouvelable pour trois ans. Cette orientation fut également remise en question : King s'attendait à peu de l'enseignement à Toronto sur le plan didactique. Il écrivit dans son journal :

Il y a des influences et des voix de tant de côtés, plaidant toutes si vraisemblablement et sérieusement que c'est une perte de savoir qui est le bon ange et qui est le mauvais [...] Et puis, dernièrement, il y a le sens de cette voix silencieuse qui ne m'a pas donné de repos, et qui dit : « Va à Chicago, va à Chicago, tu es voulu là-bas, tu vas y réussir et par-dessus tout, tu vas devenir plus sérieux, là tu pourras réfléchir plus sérieusement sur l'homme et sur la vie. Tu vas te rapprocher du Dieu vivant. » Ah, cette voix, c'est ce qui m'a fait prendre la décision à laquelle je suis arrivé [...] Je crois qu'à Chicago, mon amour pour les masses va s'approfondir [...] je crois que je vais être tiré plus près de Dieu là-bas [...] C'est dans l'église [...] que j'ai finalement et définitivement dit à moi-même : n'attends pas plus longtemps. Là, sous l'influence le plus pour le bien, j'ai fait le pas que j'ai fait, là, la voix m'a parlé plus clairement. N'était-ce pas la voix de Dieu? (*Memorendum*, 14 juin 1896) (34).

Comme le remarque Dawson (1958, p. 53), il est étonnant de s'attendre à trouver une vie plus spirituelle à Chicago. Dawson ajoute humoristiquement qu'une touche réaliste fut fournie à King par un de ses élèves de français dont le cadeau d'adieu fut un fusil de service qu'il recommandait à King de toujours porter sur lui.

Après avoir hésité, King choisit un programme avancé avec une majeure en sociologie, ce qui le rapprochait plus de son champ d'intérêt que l'économie. Trois jours après son arrivée à Chicago, il avait déjà impressionné le chef du département au point qu'on lui promettait une bourse de 520 \$ pour l'année suivante.

Peu après son arrivée, il alla visiter la Hull House, un centre d'œuvres sociales, fondé sept ans plus tôt sur le modèle de Toynbee Hall. Hull House se situait au milieu du dix-neuvième quartier, où des maisons entassées se disputaient l'espace vital avec des cours à entreposage, des trains et des manufactures. Les gens du quartier étaient principalement des immigrants non qualifiés en termes de métier, confrontés à des conditions adverses aggravées par de bas salaires et un emploi instable. Bref, la plupart étaient dans une grande indigence. « C'est le quartier le plus peuplé et indubitablement le plus sale. Autour de cette étrange agglomération se trouve littéralement une

barricade de bordels [...], des saloons et des enfers de jeux de toutes sortes [...] » (Lettre de WLMK à H. A. Harper, 25 décembre 1896) (35). Non seulement il était moins cher de demeurer dans cet environnement, mais King espérait y trouver l'occasion d'imiter Toynbee en vivant avec les pauvres. De plus, l'Université encourageait les étudiants à travailler dans le milieu comme partie de leur éducation. Si ses lettres étaient enthousiastes, son journal trahit souvent du découragement et de l'incertitude. Selon Dawson (1958, p. 57), King était déchiré par son désir de faire un usage non égoïste de ses talents et sa détermination égoïste à se faire un nom dans quelque domaine qu'il choisisse. Les deux motifs de l'ambition et du service public se sont ainsi inconsciemment mêlés dans son esprit et sont présents dans la dernière inscription du journal de 1896 :

Il y a trois ambitions valables qui s'étalent devant moi : une position dirigeante dans la vie politique – la vie de l'État –, une position dirigeante dans la vie de l'Université, et une position dirigeante dans l'Église. Laquelle des trois, s'il en est une, me convient. Je laisse le futur avec la plus sérieuse prière que Dieu me dirige dans celle où mon service peut mieux servir Sa cause (Journal, 31 décembre 1896) (36).

Mais l'Université et la Hull House étaient à six milles de distance et le transport consommait deux heures par jour. Aucun étudiant avancé n'y aurait gagné. King devint nerveux et préoccupé. Craignant un épuisement (*breakdown*), il consulta un médecin qui le trouva en bonne forme. Il réalisa néanmoins qu'il avait à scinder sa dualité d'intérêt et il décida de se confiner au travail universitaire.

À cette époque, King lisait largement Henry George, John Stuart Mill, Lassalle, Sidney Webb, Marx, Engels et d'autres. À propos de Marx, il le trouvait abstrait, obscur et non convaincant, mais plus tard, « très logique » : « Je vois beaucoup de choses à admirer et beaucoup de vrai dans le socialisme » (Journal, 28 avril 1897) (37). Ses sentiments partagés à l'égard du socialisme avaient un fondement surtout émotionnel : sa méfiance envers le riche et son désir d'aider les travailleurs, en même temps que sa faible opinion de plusieurs dirigeants du mouvement ouvrier. Son opinion quant à la concentration industrielle et aux monopoles était aussi partagée :

Le courant de pensée se dirige rapidement et contre les monopoles privés de toutes sortes [...] Encore un peu d'années et ces gains terribles des compagnies faits aux dépens de la communauté vont retourner dans la case appropriée : les fonds du peuple. C'est un âge de réforme [...] C'est une bonne cause (WLMK à Isabel et John King, 5 mai 1897) (38).

Le départ de Hull House permit à King d'aller plus souvent au gymnase et de faire des exposés oraux devant divers groupes. Il écrivit contre rémunération un article dans le *Toronto Globe*. Il

publia aussi deux articles dans le journal *Political Economy*, dont un sur le Syndicat international des typographes. C'est sur ce sujet qu'il soumit une thèse au printemps à l'Université de Toronto, grâce à laquelle il obtint le titre de maître ès arts. En mars 1897, King contracte une forme bénigne de la typhoïde et doit passer trois semaines au lit. Durant son séjour à l'hôpital, il est attiré par une des infirmières, Mathilde Grossert. Leur relation se prolongera au-delà de son départ de la ville. Tôt en septembre, il obtient un poste au *Mail and Empire*, où il écrit une série d'articles sur les problèmes sociaux à Toronto.

3.2 La sexualité et les femmes

Selon Esbery, King a été éduqué dans une société victorienne où l'incontinence sous toutes ses formes est dommageable, la plus vicieuse étant la masturbation. « Le journal de King révèle une préoccupation persistante pour ce problème » (1980, p. 30-31). Ainsi : « il y a eu un fier combat de la chair et de l'esprit toute la journée. Quand donc subjuguerais-je le mal en moi? » (*Journal*, 6 décembre 1896) (39). À divers endroits, « il reconnaît que le contrôle de soi est le premier élément de la grandeur » (Esbery, 1980, p. 32).

3.2.1. Les prostituées

King n'aura jamais de relation affective prolongée avec une femme avant la mort de sa mère, et il est douteux qu'il ait eu des relations sexuelles avec d'autres femmes que des prostituées (qu'il essayait souvent de convertir après avoir fait l'acte coupable). Le contact avec les prostituées débuta lors de l'arrivée de King comme étudiant à Toronto en 1891. Dès le deuxième soir, on trouve dans son journal : « Ma soirée fut pratiquement perdue, avec un petit aperçu sur la perversité du monde » (40). Un mois plus tard : « La nuit fut pire que perdue. Je suis sorti autour de 8 h et je suis rentré à 11 h 30. Un temps pire que perdu. J'ai vu un peu de la face noire du monde, avec comme conséquence que j'ai pris une ferme résolution qu'avec l'aide de Dieu je pourrai tenir » (41). Et quinze jours plus tard : « J'ai commis un péché aujourd'hui, ce qui me rappelle ma faiblesse » (42). Il fera de semblables mentions au cours de ses trois années d'études à Toronto. Bien qu'il ne précise jamais la nature de ce péché, il est difficile d'en douter. Il tentera lui-même

de réhabiliter les partenaires de ses péchés. Ainsi, le 6 février 1894, il rendit visite à l'une d'elles. Apprenant qu'elle n'était pas là, mais dans une maison de la rue King, il alla la prier avec insistance « de cesser sa vie perverse et de se tourner vers le Christ » (43). Le 8 février, il évoque la même femme : « Nous avons eu une longue et belle conversation ensemble » (44). Ses contacts avec les prostituées semblent avoir cessé au début de 1895, malgré au moins une rechute notée dans son journal le 19 novembre 1896 : « Me suis fait encore prendre, ça m'a coûté 1 \$ – ai perdu mon temps jusqu'à 5 heures, je me sens terriblement désolé et dégoûté de mes actes » (45). Cette rechute fut suivie de la crainte d'une maladie vénérienne.

3.2.2 Les femmes fréquentées

King était un homme à femmes (*ladies' man*) (Stacey, 1976, p. 80). Il paraissait bien à leurs yeux, mais son indécision, son affection pour sa famille et les réticences de cette dernière expliquent sans doute qu'il ne se soit jamais marié. Pourtant, il écrivait lui-même : « Je sens que je dois chercher à me marier. Si seulement je trouvais celle qui pourrait être la partenaire nécessaire dans ma vie, je la marierais certainement. C'est une erreur de ne pas le faire » (*Journal*, 4 février 1911) (46).

Comme compagne, King rechercha toujours une figure maternelle. Quelqu'un qui « l'aime véritablement », écrit Stacey, plutôt que quelqu'un qu'il aime véritablement. Cela se manifestait déjà dans son intérêt particulier pour les infirmières. « Il était obsédé par les infirmières (et les hôpitaux), sans doute en raison de ses hantises religieuses également manifestes dans son journal. Les infirmières se destinent à un service, au service de l'humanité et, dans l'optique de King, au service de Dieu » (Stacey, 1976, p. 3; 1979, p. 44). De plus, il rechercha, sans l'avouer trop directement, des femmes riches, entre autres pour l'aider dans sa carrière. D'un côté, il pense que « pour la plupart des gens, plus il y a de la richesse, plus il y a d'égoïsme » (*Journal*, 26 avril 1914) (47). Et il s'en culpabilisera :

J'ai eu un peu honte aujourd'hui du fait que j'ai laissé mes pensées s'orienter vers la richesse associée au mariage. Dieu sait que ce n'est pas en termes de richesse que je réfléchis à cette idée. [Mais] [c]'était la nécessité de liberté et d'indépendance pour faire l'important travail de la nation, car cela ne peut se faire qu'avec le soutien nécessaire (48).

De fait, il rechercha des femmes maternelles, mais aussi riches, du moins est-ce le cas des femmes nommées dans son journal.

Enfin, King rechercha toujours, comme future compagne, une femme très chrétienne qui l'aiderait à réaliser sa mission politico-sociale pour les causes qu'il soutient, mais cette femme devait ressembler à sa mère. « Si je pouvais seulement trouver une épouse telle que ma mère, comme j'en serais infiniment heureux » (*Journal*, 29 juillet 1899) (49).

Outre sa mère, trois femmes ont joué un rôle important dans la vie de Mackenzie King : Mathilde Grossert, Marjorie Herridge et Joan Patterson. Elles étaient toutes plus âgées que lui.

À 24 ans, lors d'une hospitalisation à Chicago, il rencontre Mathilde Grossert, une infirmière de douze ans son aînée. Les infirmières, avec leur uniforme blanc, attirent King qui estime noble leur travail. Il commence à la courtiser vraiment un an plus tard, alors qu'il étudie à Harvard. « J'aime mademoiselle Grossert excessivement. Elle est une personnalité si héroïque et une belle femme [...] "Dieu vous bénisse" furent ses derniers mots. [...] [J]'aimerais retourner à l'hôpital » (*Journal*, 27 mars 1897) (50). « Sa lettre est comme un saint encens, qui a apporté la beauté spirituelle dans ma vie. Elle va me saisir, elle va apporter tout le bien en moi vers la force, elle va purifier et bénir ma vie » (*Journal*, 3 avril 1898) (51). « C'était très inspirant. Nous avons surtout parlé de religion, de Mère, du service chrétien. [...] Elle va faire de moi un homme meilleur. [...] Elle a un tel pur cœur chrétien, je me demande souvent si je la marierai un jour » (date non disponible) (52). Et encore : « Est-il au monde une personne qui puisse m'influencer plus et mieux que mademoiselle Grossert? Je ressens déjà sa force et sent qu'elle est plus forte et meilleure que je ne suis et qu'elle saura faire de moi un homme vraiment noble » (*Journal*, 31 janvier 1898, 11 mars 1898, 26 février 1898, 14 mars 1898) (53). Également :

La vie ne se change pas en un jour. Je l'ai eue... dans mes bras, j'ai embrassé ses lèvres. J'ai vu qu'elle m'aime et que je demeure le même. Oh mon Dieu, Oh mon Dieu! Où! Où! Où! Quoi! Là où est l'amour qui était si beau et fort en moi, quels sont ces sentiments de douleur et d'angoisse qui maintenant remplissent ma poitrine. [...] Elle n'a rien dit pendant plusieurs minutes, elle s'accrochait à moi seulement, elle me regardait, elle m'embrassa, elle ne m'aurait pas permis de la laisser. Je ne pouvais parler. Je n'avais plus les pensées que j'ai l'habitude d'avoir ni n'étais-je emporté comme j'avais souhaité vers d'autres mondes. J'étais plus que jamais sur terre, sur terre. Oh quel homme misérable je suis [...] Quelle sorte d'homme suis-je? Nous avons parlé ensemble, nous avons dîné ensemble. J'avais plus envie de pleurer que de manger. Nous avons marché tous les deux, nous nous sommes rendus sur le chemin de la rive et rapidement, nous étions sur le pont. Les vagues roulaient dans notre direction, nous étions seuls. Elle n'était pas joyeuse et moi non plus. Il n'y avait pas suffisamment de réalité dans tout cela, ou peut-être trop. Je l'ai laissée vers minuit (*Journal*, 19-20 avril 1898) (54).

Il décida de demeurer un autre jour à Chicago. Il voulait lui parler à nouveau. Stacey (1976, p. 57) fait l'hypothèse que King avait été inquiet par l'attrait physique qu'il avait ressenti la veille. Il

revoit Mathilde, partage avec elle certaines pages de son journal pour finalement conclure dans son journal que tous deux veulent la même chose : savoir si l'autre l'aime et donc, qu'il n'y a pas d'engagement pour l'instant. Puis, le lendemain, il écrit : « Mon cœur devient plus triste et plus triste. J'en suis presque malade, ceci me tue... Mon cœur se brise [...] je l'aime plus que jamais, et quelque part je sens qu'elle sera un jour mon épouse. J'ai gardé foi en ceux de la maison, en [elle] [...] et en moi et je suis heureux maintenant (*Journal*, 21 avril 1898) (55). De retour à Harvard, il apprend que sa mère était très malade depuis deux mois⁵ et il s'exclame :

Je suis triste et fatigué ce soir, je m'allonge pour me reposer, je suis vidé, fatigué... et ce soir, je suis triste. J'attendais une lettre de Mademoiselle Grossert et elle n'est pas venue. Je me demande si pour nous, ce ne serait pas une bonne chose de cesser de correspondre et en même temps je ne peux pas. J'aime la petite fille et elle est une telle femme (*Journal*, 25 avril 1898; 24 avril 1898; 28 avril 1898; 5 mai 1898) (56).

Mathilde Grossert lui résista un peu, mais la principale résistance venait des parents de King. Lorsqu'il fit part à sa famille de l'intention de demander la main de Mathilde, sa mère lui écrit :

J'ai bâti d'innombrables châteaux pour toi. Ces rêves ne doivent-ils rester que des rêves? [...] Parfois, quand je t'entends parler tant de ce que tu voudrais faire pour ceux qui souffrent, je me dis que la charité commence chez soi [...] Je ne demande rien pour moi, mais je suis préoccupée par tes sœurs et, connaissant ton grand cœur, je sais que tu ne saurais m'abandonner (*Journal*, 10 mars 1898) (57).

La lettre subséquente du père ajouta à la pression, sans doute sur l'initiative de la mère :

Je pense que ton premier devoir est envers les tiens à la maison; ce devoir doit primer sur toute autre considération, et réaliser ce devoir dans un esprit loyal et viril fera plus pour te donner une satisfaction durable et le bonheur que tout autre chemin que tu pourrais tracer pour toi-même (John King à WLMK, 7 avril 1898) (58).

Sa sœur Jennie se joignit aux opposants. King fut ébranlé de ces réactions :

Ce soir, j'ai reçu des lettres de la maison, une de mère en particulier, qui m'a blessé. Elle parle comme si je l'avais trahie [...] que j'avais été égoïste, ingrat et que je n'avais jamais pensé à eux. [...] Et Jennie qui affirme que je ne fais que demander sans jamais rien offrir. [...] Mais ces mots de ma famille me brisent le cœur (*Journal*, 7 avril 1898) (59).

Le lendemain, il poursuivait :

J'ai été presque anéanti. Après être allé au lit pendant deux heures, je ne pouvais pas dormir... Tant de doutes. La responsabilité si grande, la charge si lourde et le sentiment que faire plus pour la maison me fait sentir égoïste en tout. Ce matin, j'ai écrit une longue lettre à mère. J'ai exprimé fortement mon sentiment [...] J'espère que la lettre va être comprise correctement. Mon Dieu, quel terrible jugement, que de penser que ceux à la maison ont à se sentir négligés. Devaient-ils

⁵ La mère sait-elle quand tomber malade? Cela correspond à l'intensification des relations de King avec Mathilde.

agir avec une telle hâte? Si je pouvais faire quelque chose! Ces lettres de la maison ont détruit mon bonheur... Je déteste la duplicité... Oh mon Dieu, arrangez les choses... J'ai pleuré quand j'écrivais ce matin. Je peux pleurer pour quoi que ce soit que je fasse. Je néglige mes études (*Journal*, 8 avril 1898) (60).

Par la suite, les sentiments de King envers Mathilde se mirent à osciller et le maintinrent dans le doute. Quand elle écrit « *Ich Liebe dich* » (je vous aime), il note : « Je ne peux croire que cette fille m'aime [...] mon amour pour elle est mort. Je suis très malheureux – je ne sais pourquoi » (*Journal*, 15 avril 1898) (61). La nuit suivante, il en rêve : « une sorte de cauchemar étrange, hanté par la pensée du doute concernant celle pour laquelle j'ai soupiré d'amour » (*Journal*, 16 avril 1898) (62). « Je sens qu'elle m'a trompé, mais tant qu'elle demeure pure et bonne, je puis surmonter cela » (*Journal*, 25 avril 1898) (63). « Je l'ai imaginée avec amour, sans me poser de question, je la pense si parfaite ou j'aime l'imaginer ainsi. Si bien que sans m'attendre à ce que toutes ses actions soient égoïstes, je recherche le sacrifice non égoïste en elle et quand je ne le trouve pas, mon cœur est triste » (*Journal*, 16 juin 1898) (64). Les gestes égoïstes de mademoiselle Grossert consistaient en réalité dans une lenteur à répondre aux lettres de son soupirant. Alors que, sans doute à la suite d'une dure lutte intérieure, Mathilde accepta la proposition de mariage, King se plia à la demande de sa famille, bien qu'il aimât sincèrement Mathilde, comme en atteste son journal. Elle lui écrivit alors une lettre dont il cite un extrait dans son journal le 16 août : « Mes pires craintes se confirment – ni votre lettre ni vos actions ne sont celles d'un homme sain » (65). Après leur séparation brusque en 1898, ils demeurèrent en contact pendant cinquante-deux ans. Elle allait lui survivre.

Deux autres femmes eurent aussi une grande importance, mais dans un contexte moins susceptible de créer des tensions avec la famille. Marjorie Herridge était de seize ans plus âgée que lui et Joan Patterson, de cinq ans plus âgée. Toutes deux étaient mariées et avaient des enfants. Cela favorisait la sublimation, et fort probablement (malgré les hésitations des biographes à ce sujet) les relations platoniques et, par suite, la compatibilité de ces femmes avec les membres de la famille de King (note 3).

King fait la connaissance de Marjorie Herridge en février 1901. Elle vivait des relations difficiles avec son époux, un pasteur, dont King écrit au départ qu'il est « un homme capable mais surtout vaniteux et fat, un professeur d'éthique et non un prédicateur de religion » (*Journal*, 10 février 1901) (66). « Mackenzie King a pu être amoureux de Marjorie Herridge et sans doute le fut-il, mais il n'était pas aussi amoureux d'elle qu'elle ne l'était de lui » (Stacey, 1976, p. 94; 1979, p. 115).

Selon ce qu'on lit dans son journal, le 25 février 1901, King ramène Mme Herridge au presbytère passé minuit. Le pasteur qui leur ouvre la porte dit, furieux : « Vous pouvez faire comme vous voulez, je vous méprise tous les deux » (*Journal*, 26 février 1901) (67). Selon son épouse, le pasteur voyait d'autres femmes. Quelques jours après cette apparente crise de jalousie, il vint s'excuser de son attitude à King; il se réjouissait soudainement de l'amitié entre King et son épouse : « Il ne parla que de la nécessité de tenir compte de l'opinion des autres » (68). Au début, King écrit : « La vérité est qu'elle m'aime et mon problème se trouve là. Je suis résolu à ne rien faire qui puisse causer une transformation des sentiments entre elle et le docteur » (69) (*Journal*, 3 mars 1902). Il ajoute lui avoir dit qu'il ne la verrait plus s'il avait l'impression qu'il volait quelqu'un d'autre ou si cela pouvait aider à ce qu'elle se rapproche de son mari. Peut-être inconsciemment aux prises avec une certaine culpabilité, ou craignant qu'un éclatement éventuel du couple mène à une relation intime continue avec Mme Herridge au moment où sa mère Isabel King vit encore, il dit à Mme Herridge « qu'elle devrait faire ce qu'elle pouvait pour le docteur afin de bien l'aimer » (*Journal*, 3 mars 1902) (70) tout en venant à convenir, avec le temps que « cet homme [était] un malotru » (20 janvier 1904) (71).

King et Mme Herridge ont résidé à la même pension durant l'été 1902. Le mari, pasteur de profession, était alors absent pour son travail. King ne fit aucune entrée dans son journal cet été-là, du 11 juillet au 21 septembre. Faute d'indications ultérieures précises, on ne peut savoir ce qui s'est passé entre eux durant cette période. King y fait néanmoins une courte allusion en surnommant Mme Herridge l'Enfant (*Child*) :

L'histoire de ma vie est présentement l'histoire de son rapport à l'Enfant. Notre été a consisté à vivre ensemble, à vivre pour nous, et maintenant l'automne et l'hiver arrivent et nous allons vivre séparément et les devoirs de la vie plutôt que ses plaisirs, recevront toute notre attention (*Journal*, 21 septembre 1902) (72).

Stacey (1976, p. 93; 1979, p. 114) nous met en garde contre une interprétation des textes dans le sens d'un lien d'amants. Bien que ce ne soit pas invraisemblable, il nous invite à tenir compte du romantisme de la fin de l'époque victorienne et de la propension de King à la fantaisie.

Ce contexte relationnel triangulaire, qui ne pouvait qu'accroître les hésitations inhérentes à la personnalité de King, ne souleva pas d'objections de la part de sa famille. Au contraire, à l'occasion, sa mère sortait avec eux; ils formaient alors un quatuor social. La passion à l'égard de Mme Herridge finit cependant par quitter King. Entre le 21 mai et le 5 octobre 1903, le journal

devient silencieux. Par la suite, il y a un changement de ton. Marjorie Herridge ne sera plus appelée l'Enfant, et rarement Marjorie, mais plutôt Mme Herridge. Pourtant, il continua d'aller régulièrement au presbytère. De plus, vers 1904,

le docteur Herridge s'était à nouveau volatilisé et King se tracassait au sujet de l'Enfant (terme qu'il employait rarement maintenant) et de ses enfants parce qu'ils étaient seuls la nuit. [...] Cela semble avoir fait en sorte que King passa plusieurs nuits à la maison des Herridge; au point où nous en sommes, on peut présumer que tout se passa convenablement (Stacey, 1976, p. 96; 1979, p. 117) (voir le *Journal*, 12 et 18 septembre 1904).

Trois ans plus tard, King mit beaucoup d'effort à préparer son entrée en politique. Il consultait alors Mme Herridge. En effet, écrit-il,

Elle est une véritable amie pour moi [...] C'est une dame d'un discernement remarquable en certaines choses et nul dans d'autres. Elle encourage toujours ma croyance dans la confiance en soi, dans la maîtrise de ses propres actions et dans la vie comme une cible à atteindre. Elle pense que la vie publique, avec tous ses risques, me conviendrait mieux que le fonctionariat. Elle m'a souvent dit que je devais être mon propre maître et que je ne pourrais réaliser le meilleur de moi-même qu'en le devenant (*Journal*, 27 juillet 1907) (73).

À cette époque, King étant toujours célibataire, Sir Wilfrid Laurier et son épouse tentèrent de lui trouver une femme. Le 27 août 1907, Laurier demanda brusquement à King : « Pourquoi ne vous mariez-vous pas ? » King, qui a alors 32 ans, dit avoir répondu : « J'ai réglé mon esprit sur la vie publique et me suis gardé libre d'obligations qui pourraient rendre difficile cette trajectoire. » King pensait qu'une fois établi dans la vie publique, il serait en meilleure position pour « demander la main d'une femme » (74) (cité par Stacey, 1976, p. 106 et 117). Laurier aurait alors argumenté qu'au contraire « la bonne personne pourrait grandement [l']aider pour une carrière publique » (75) et il aurait mentionné le nom d'une femme présentée à King chez les Laurier, quelques jours auparavant.

En 1905 commença une amitié, presque essentiellement épistolaire avec Mme Violet Markham, dont nous parlerons plus loin. Entre Mme Herridge et King, il se produisit un éloignement graduel : « c'est l'entrée en politique de King qui provoqua le relâchement de ses liens d'amitié » (Stacey, 1976, p. 101; 1979, p. 123) avec cette femme. Néanmoins, il maintint le contact avec elle « pendant des années; King semble avoir utilisé Marjorie Herridge comme sa seconde mère » (Stacey, 1976, p. 96; 1979, p. 117). Puis, en 1912, alors que tous les enfants de Mme Herridge sont des adultes et que les deux filles ont « fait un mariage d'argent » (76), King aurait fait des commentaires non appréciés sur le mariage de l'une d'elles. Sa « remarque sans tact [...] la blessa, de telle sorte

qu'elle était quelque peu fâchée et répliqua vivement » (*Journal*, 13 janvier 1912) (77). L'événement fut d'une telle intensité que King déchira plus tard une demi-page du journal. Par la suite, il emploie constamment les mots « égoïstes » lorsqu'il parle d'un membre de la famille Herridge, particulièrement à propos des mariages prospères. À la mort de Marjorie, il dira qu'elle a « peut-être un peu gâché [sa] vie à cause de son égoïsme » (78). Stacey commente : « Se peut-il qu'il ait joué avec l'idée de se réserver Irène [une des filles de Mme Herridge] comme future épouse? Le fait qu'en 1912, il recherchait activement une femme riche à épouser rend cette hypothèse plutôt improbable. Mais nous avons affaire, n'est-ce pas? à une personnalité bien singulière » (1976, p. 102; 1979, p. 124).

En 1914, lorsque Mme King venait à Ottawa, King l'amenait parfois chez les Herridge comme autrefois, mais l'atmosphère était changée. La brisure se fit. Le 17 décembre, King note : « Mme Herridge a oublié mon anniversaire. Comme c'est étrange et triste! Quels changements apportent les années » (79). King atteint alors quarante ans. Leur relation se poursuivit de manière bien plus distante. Puis Mme Herridge mourut en 1924.

Jamais je n'aurais cru que j'aurais été si peu ému par la nouvelle de sa mort. Bien sûr, c'est un soulagement, un grand soulagement mais une sorte d'amertume est entrée depuis dans mon caractère, un sentiment qu'elle a gâché un peu ma vie par son égoïsme, peut-être la plus grande blessure provient de moi du fait que nous avons été tellement amis. Mais, maintenant, c'est fini (*Journal*, 25 mars 1924) (80).

King connut Joan Patterson après la mort de ses parents et ce lien dura jusqu'à ce qu'il meure. Son nom apparaît dans le journal en 1908. « [...] Elle aurait été une épouse idéale si seulement nous avions pu nous rencontrer plus tôt » (*Journal*, 21 mai 1921) (81). Mais il dit aussi qu'« elle a pris la place de [s]a mère dans [s]on cœur » (25 juin 1950) (82). Bien qu'il y ait sans doute eu une période de tentation de céder à une passion mutuelle, leur relation resta platonique, si l'on en croit Stacey (1976, p. 121; 1979, p. 149). En dépit d'une crise de jalousie due au début de cette relation, les Patterson devinrent les partenaires de la vie privée de King. Joan Patterson était présente dans l'organisation des réceptions de King à la maison Laurier et, dans de rares occasions, elle a agi comme hôtesse. Souvent, elle accompagnait même King dans des réceptions officielles à Ottawa. Son mari, Geoffroy, s'intégra progressivement au sein de cette relation en développant « une chaleureuse attention envers King dans les dernières années » (Stacey, 1976, p. 136; 1979, p. 167) et en participant aux activités spirites de King. Mais King seul décidait du sens de cette relation : ils devaient toujours être à son service, lui jamais au leur (Stacey, 1976, p. 136; 1979, p. 167).

Moins d'un mois avant sa mort, King écrit au sujet de Joan : « Si aidante et si gaie. Geoffroy également. Je ne pourrai jamais leur rembourser toute leur gentillesse. Au fil des ans, elle a remplacé complètement ma mère dans mon cœur » (*Journal*, 25 juin 1950) (83). Effectivement, une fois l'ardeur de la passion première disparue, la solution trouvée est superposable à celle que vivait King au foyer familial, comme centre de l'attention et des attentes de sa mère à côté d'un père plus effacé. Cette répétition dans le type de relation affective avec les femmes ne peut être le pur fruit du hasard, King étant suffisamment bien placé pour n'avoir pas manqué d'occasions de rencontrer une éventuelle épouse.

Comme il a été évoqué plus haut, King entretiendra également, sa vie durant, une correspondance assidue avec une riche anglaise, Violet Markham, issue d'un milieu noble anglais et en contact avec les milieux politiques londoniens. Il l'a rencontrée en 1905 lors d'une réception officielle et l'a rarement revue par la suite, soit une fois lors d'un passage de King en Grande-Bretagne et une fois lors d'une visite de Mme Markham au Canada. Elle diffère des autres femmes de la vie affective de King en ceci qu'outre du soutien affectif, elle est en mesure de commenter ses décisions politiques et lui donne de l'argent pour qu'il soit financièrement indépendant.

King ne s'est jamais marié, malgré une recherche de compagne assez active entre 1910 et 1920. Stacey croit que cela tient au fait qu'il avait un idéal de femme trop exigeant et qu'il était aussi trop indécis et envahi de doutes lorsqu'une occasion valable se présentait (1976, p. 115; 1979, p. 142). Nous devons ajouter que cela pourrait tenir à tout ce que nous avons dit sur l'admiration malade envers sa mère et la sexualité de King, qui semble ne s'être extériorisée qu'avec des prostituées.

3.3. Les chiens

Ce qui témoigne le mieux de l'amour maladif de King pour sa mère est son attachement aux chiens après la mort de celle-ci. En 1924, les Patterson donnent à King un chien nommé Pat, et acquièrent eux-mêmes un chien de la même portée ayant pour nom Derry. Si ce chien est d'abord presque absent du *Journal*, on voit peu à peu son statut augmenter. Ainsi, en 1931, King raconte s'être agenouillé pour prier devant le portrait de sa mère : « petit Pat est venu de la chambre et m'a léché les pieds – chère petite âme, il est presque humain. Je pense parfois qu'il est un consolateur délégué

par ma mère, il est rempli du même esprit patient, tendre et affectueux » (*Journal*, 16 juin 1931) (84). Progressivement, Pat est humanisé. Ainsi, lorsque le frère de Pat tombe malade, King écrit :

Je m'agenouillai à côté du fauteuil dans lequel mourut chère mère, avec petit Pat à genoux à mes côtés pour qu'il prie pour « son frerot, Derry », qui est très malade, et pour demander à Dieu d'envoyer son bon ange, le docteur Pasteur, afin qu'il dirige la main et l'esprit du médecin vétérinaire vers ce qui guérira le petit chien (*Journal*, 16 décembre 1934) (85).

En 1939, le jour où la France et la Grande-Bretagne déclarent la guerre à l'Allemagne, King écrit : « Petit Pat me semble toujours être une sorte de symbole de ma mère, comme Joan, dans son approche tendre, me fait aussi penser souvent à elle [...] il est un petit chien-ange qui, un jour, sera un ange-chien » (*Journal*, 3 septembre 1938 et 8 octobre 1939) (86). Peu avant la mort de Pat, King écrit : « [...] Pat était plus pour moi que n'importe qui au monde » (*Journal*, 12 juillet 1941) (87). Plus loin, il raconte la mort de Pat :

Durant ce temps, je chantai tout haut pour lui, tout d'abord « Sauvé dans les bras de Jésus » – et tandis que je regardais en même temps la photographie de chère mère, j'étais étonné du calme et de la paix que je ressentais [...] Je chantai d'autres cantiques, je le tins dans mes bras, son petit corps tiède, ses pattes n'étaient pas froides, son petit cœur devint très faible, presque imperceptible. Quand il fut cinq heures moins dix, je chantai à nouveau « Que Dieu soit avec toi jusqu'à ce que nous nous retrouvions » [...] C'est à ce moment-là [...] que nous franchîmes le pas [...] Mon petit ami, l'ami le plus vrai que j'aie jamais eu ou que l'homme ait jamais eu est parti rejoindre Derry et les autres êtres aimés. Je lui avais donné des messages d'amour à remettre à père, mère, Bell, Max, mes grands-parents, Sir Wilfrid et Lady Laurier, monsieur et madame Larking (*Journal*, 14 et 15 juillet, rédigé le 16 juillet 1941) (88).

L'après-midi du 15 juillet 1941, entre la mort de Pat et son enterrement à Kingsmere, King présida avec son style habituel à la réunion du comité de guerre du Cabinet qui avait été ajournée la veille, mettant en garde ses collègues contre les dangers d'agrandir l'armée en mobilisant la 6^e Division, tel que cela était suggéré par le ministre de la Défense nationale.

Les Patterson donnèrent un autre chien à King, qui l'appela « l'autre Pat » (*Journal*, 11 octobre 1941) (89), et plus tard « le petit saint » (*Journal*, 17 décembre 1949) (90). À sa mort, en 1947, King écrit que ce second était plus noble, « vraiment plus grand » que lui-même : « Dieu m'accorde d'être digne de lui » (*Journal*, 11, 12 et 14 août 1947) (91). C'est le chien, plutôt que King, qui aurait dû, selon ce dernier, recevoir l'Ordre du mérite (O.M.) que lui avait offert le roi Georges V. Cet ordre ne comprend jamais plus que 24 membres à la fois. « Je crois que ces créatures méritent l'Ordre du Mérite un millier de fois plus que moi et ensuite j'en vins à penser que l'autre Petit Pat mérite plus que moi pour la loyauté de son caractère et sa fidélité et tout ce qui compte le plus » (*Journal*, 17 décembre 1949) (92).

Comme ses parents et amis morts, les chiens morts revinrent :

Les petits chiens ont été près de moi toute la journée. Quand je suis entré dans ma chambre ce soir, j'ai senti que je pouvais leur parler comme s'ils étaient encore en train de sauter joyeusement sur mon lit. Ils sont tellement près de moi à des moments comme ceux-ci (*Journal*, 20 janvier 1948) (93).

3.4 Les hommes

Les relations de King avec les hommes sont peu complexes.

D'abord, dans sa vie d'étudiant universitaire, il était sobre et il aura toujours, sans doute à cause d'une éducation anti-alcoolique fort répandue, une réserve face à l'alcool. Il ne prendra son premier verre qu'au milieu de 1898, et il précise l'avoir fait avec réticence non pas en raison de la peur mais par des motivations de principe : « Je pris un peu de bordeaux au dîner, le premier que j'aie jamais pris. Je l'ai pris en raison de l'insistance de M. et Mme Clark, ma réticence tenant à des principes, non à la peur » (*Journal*, 6 janvier 1899, 14 juillet 1899) (94). Il a donc touché un verre plus tard qu'il a touché une femme. À propos de l'absence du ministre de l'Air Chubby Power à une réunion du cabinet le 23 mai 1944, à 70 ans, King écrira dans son journal : « Quelle malédiction que l'alcool, c'est le principal agent du diable, je crois » (95).

Bien qu'il ait rencontré Bert Harper au cours de ses études, ce n'est qu'après qu'il développa une relation plus étroite avec lui. « Le fait que Harper partageait les intérêts de King et son idéalisme était un élément important de leur amitié » (Esbery, 1980, p. 91). S'ils partageaient certaines valeurs, ils partageaient aussi certaines tendances : « Je crains que Bert n'ait une faiblesse envers le beau sexe » (*Journal*, 30 août 1901) (96). Il y repère ses propres symptômes : « H. est sorti ce soir. Il a été agité toute la journée. J'espère qu'il pourra combattre pour l'idéal chrétien. Je dois faire tout ce que je peux pour qu'il en soit ainsi pour nous deux » (*Journal*, 2 octobre 1900) (97). Le 6 décembre 1901, Bert Harper tente de secourir la jeune fille du ministre des Chemins de fer et Canaux qui s'est enfoncée dans la glace de la rivière Ottawa. Il ne réussit pas et tous deux se noient.

Tout en y contribuant financièrement, King initia sans doute le projet de monument de la ville en l'honneur de Harper. Il écrivit aussi un petit livre sur son ami, incluant deux lettres de ce dernier, se terminant par « and much love, Affectionately yours », d'où il se dégage une amitié affectueuse

entre deux jeunes hommes très sérieux, sans humour et pompeux, ayant partagé des idéaux et ayant par conséquent eu du plaisir à travailler ensemble.

Partageant certaines valeurs et son idéalisme avec ses amis, King attend d'eux soutien moral et souvent soutien financier sans qu'ils ne puissent attendre quelque chose en retour. Bert Harper, mort prématurément, et John Rockefeller Jr seront de tels amis. Ses amitiés se développent ainsi :

D'abord, il choisit un homme dont il croit partager la vision et les idées particulières, puis il lui donne une position qui permet d'enlever à King certaines charges cruciales et de fournir une source illimitée d'encouragement, de soutien et de loyauté. Le résultat est un homme vers lequel il peut se tourner en toute sécurité pour lui demander un avis. Cet avis doit s'harmoniser avec les vues de King... » (Esbery, 1980, p. 62).

Le journal de King sera silencieux durant la période suivant la mort de Harper, réaction caractéristique durant toute sa vie (Esbery, 1980, p. 630).

Quant à ses collaborateurs, King en attend loyauté, soutien et partage de ses visions, sans aucune velléité de rivalité. Ce qui fait qu'il a de la difficulté à trouver des collaborateurs. D'ailleurs, il les accuse facilement d'égoïsme. Il voudrait alors en faire ses amis, comme dans le cas de Sir Buchan, qu'il fait nommer gouverneur général du Canada, ou de Vincent Massey, engagé par King comme organisateur du Parti libéral.

Enfin, King sera en relation avec des hommes qui représenteront des maîtres à penser, comme le professeur Taussing de l'Université de Harvard et Sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada. Ultérieurement, King reprochera à ce dernier de ne pas l'avoir désigné comme son dauphin en dépit de sa coûteuse loyauté aux élections de 1917. De fait, notamment en raison de tensions internes dans la confédération canadienne, Laurier ne fera aucun choix officiel de dauphin avant de mourir le 17 février 1919, alors que King avait 44 ans.

4. La personnalité

4.1 Un être original

Abordons cette dimension d'être original de King par son habitude de tenir un journal.

Quelques commentaires de King sur ce journal nous éclairent sur son rôle. La première entrée en 1893 contient cette mention :

Le principal objectif de la tenue de ce journal est que je puisse avoir honte de passer même une seule journée sans relater quelque chose de valable; et il est souhaité qu'à travers ces pages, le lecteur soit capable de retracer comment l'auteur a recherché à améliorer son temps (98).

Il ajoute plus loin qu'il compte trouver du plaisir à se relire dans le futur. Au jour de l'An 1902, peu après la mort de son ami Bert Harper, il écrit :

Je reprends d'écrire encore ce journal comme un moyen de me garder dans le droit chemin pour mes objectifs honnêtes : cela m'a évité de dériver plus qu'il n'en aurait été autrement. De plus, Il m'a servi pour ma pensée et mes convictions, et il a été pour moi un véritable compagnon et ami (99).

S'il y notait si précisément ses fautes, était-ce que, pour lui, le journal était une sorte de confessionnal apaisant? Après un arrêt de quatre mois en 1903, il reprend le journal en précisant : « Je reprends ce journal dans le but de m'améliorer » (*Journal*, 5 octobre 1903) (100). S'il a demandé que son journal soit détruit à sa mort, Mackenzie King souhaitait néanmoins qu'on en tire des parties utiles, sans doute les parties politiques, pour sa biographie, ce qui traduit moins une ambivalence, comme certains l'ont laissé entendre (dont Stacey, 1976, p. 11-12; 1979, p. 12), qu'une sagesse à l'égard de ses proches. King dispensait aussi aisément à ses proches ses critiques, blâmes et conseils et ses suggestions de comportements. À l'inverse, il tolérait mal les critiques ou remarques, même de bons amis comme Violet Markham, Bert Harper ou Rockefeller Jr.

Outre sa vie intérieure plutôt impressionnante, King fut un personnage assez particulier pour son entourage. Né en 1874, il poussa les études jusqu'à obtenir quatre diplômes universitaires, s'intéressant à un domaine alors très nouveau, les relations industrielles, c'est-à-dire les approches rationnelles et pacifiques dans le règlement de conflits de travail. Il est assez rare, même aujourd'hui, de voir un multiple diplômé faire de la politique. Sa fidélité obsessionnelle à son chef Laurier au cours des débats internes au Parti libéral relativement à la conscription, joua sans doute un rôle important dans l'appui déterminant que les libéraux québécois lui fournirent lors de son élection à la succession de Laurier à la tête du parti en 1919. Durant cette période, sa vie imaginative intérieure manifestait déjà sa singularité dans son journal intime. Son attentisme lui fut très utile lors de l'affaire de Chanak et lors de la crise de la conscription. De 1921 à 1930, puis de 1935 à 1948, il fut premier ministre du pays, soit pendant 22 ans. Sa période de spiritisme et

d'amour des chiens spiritualisés coïncide avec celle de la direction du pays dans des périodes critiques, dont celle de la dernière guerre.

4.2 Un défenseur des pauvres

À l'instar de l'ancêtre maternel, King s'est toujours préoccupé du sort des pauvres. Mais, à cause de l'image maternelle puissante, du spectre du grand-père maternel défait dans ses luttes parfois sanglantes et aussi de l'opposition virtuelle présente dans la souche paternelle (le grand-père paternel ayant combattu la rébellion menée par le grand-père maternel), King a toujours été intéressé par la paix : paix industrielle, paix sociale et paix politique avec l'extérieur. En reportant le conflit hors de lui, King pouvait plus facilement le résoudre. En d'autres termes, son ambition grandiose n'était pas belliqueuse et cela, combiné à son goût obsessionnel de l'indépendance, lui a fait développer une conception très indépendante du Canada dans le Commonwealth tout autant que dans les alliances militaires et la Ligue des nations. Ce n'est pas par hasard que le Canada devint indépendant sous sa gouverne.

Sur le plan interne, il a été le promoteur de l'État-providence. Certains auteurs ont vu ses réformes comme le résultat de l'obligation de composer avec le CCF, notamment en 1926 (pensions de vieillesse). En fait, cette situation politique ne faisait que donner l'occasion à King d'être plus audacieux dans ses réformes, de rejoindre ainsi les idées de son livre *Industry and humanity* et de forcer la main du Parti libéral. Il réaménage le système d'assurance-chômage en 1936 et introduit un plan d'allocations familiales après la fin de la Deuxième Guerre. Il aurait même souhaité établir un système d'assurance-santé vers cette époque si cela eut été financièrement possible.

Or cet État-providence instauré par King, c'est un État de justice non pas en fonction des fruits du travail (approche socialiste classique) mais en fonction des besoins : c'est l'État maternel. La vision de King, contrairement à celle de son grand-père, sera maternellement pacificatrice sur les plans politique et social, King réconciliant ainsi sa mère et son grand-père en une seule image.

Enfin, King aime les ruines : à sa résidence d'été sur son domaine de Kingsmere, il en fera aménager, récupérant divers éléments, par exemple une partie de la façade d'une vieille demeure d'Ottawa au cours de sa démolition.

4.3 Les traits obsessifs-compulsifs

Tout au long de sa vie, Mackenzie King a présenté les traits d'une personnalité obsessive-compulsive dont les mécanismes d'ajustement sont principalement la *formation réactionnelle*, l'*isolement* et l'*annulation rétroactive* (note 4). Le premier n'est pas toujours facile à mettre en évidence. D'autres mécanismes de défense complètent ceux qui sont mentionnés : ils visent à contrôler l'anxiété à l'origine des traits obsessifs-compulsifs, notamment l'autocritique continue que vise le journal personnel et l'attachement à l'argent chez cet homme qui se veut voué aux pauvres.

Mackenzie King régissait sa vie par la régularité, les rituels et la rigidité. Il commença à rédiger un journal pour mieux se surveiller et contrôler l'amélioration de sa vie, comme il le précisera plus tard (*Journal*, 5 octobre 1903). Il résumait les livres qu'il lisait pour être sûr de mieux les assimiler. Toute activité peu austère engendrait de la culpabilité. S'il sortait après le souper pour marcher et passer une heure à parler au téléphone, il se reprochait cette « bougeotte », disant qu'il avait besoin de plus d'autodiscipline et de dévotion (*Journal*, 7 janvier 1899).

La ritualisation peut prendre des allures de pensée magique primitive. Ainsi, à son frère Max, le 16 octobre 1898, il écrivait :

Si tu décides de travailler jusqu'à dix heures du soir, ne t'arrête pas à neuf heures trente ou à dix heures dix, arrête à dix heures pile. Si tu fais ça, tu pourras, à la fin de la semaine, regarder le travail fait comme pouvant s'insérer dans des boîtes, chaque partie pouvant alors apparaître comme une boîte distincte – il n'y a pas de sensation de l'esprit qui puisse égaler ce plaisir sinon celui qui vient d'une concentration complète... Ces petites boîtes s'accumulent et je trouve que le plaisir vient quand on voit son travail bien fait (101).

Parfois, l'aura religieuse ajoutera une légitimité à des rituels autrement sans signification. King était fasciné par les frontières du temps, celles qui sont délimitées par certaines positions des aiguilles de l'horloge, celles de la récurrence des saisons, des années et des anniversaires : comme si le respect des frontières du temps et des anniversaires protégeait d'une certaine manière l'intégrité d'un bonheur immémorial.

Certains traits obsessifs-compulsifs peuvent être des qualités; c'est le cas de l'honnêteté scrupuleuse, de l'ordre, de la méticulosité, de la ponctualité, etc.; d'autres sont moins intéressants,

du moins sur le plan des relations intimes, par exemple la froideur et la distance émotionnelle, l'opiniâtreté, l'avarice et le désir de pouvoir. Néanmoins, la distance émotionnelle, l'acharnement et la soif de pouvoir et d'indépendance peuvent comporter certains aspects positifs pour l'homme public. Ainsi, King était réputé en tant que

personne difficile, parfois désagréable comme patron [...] Il semblait impossible pour le premier ministre de trouver, de garder un maître d'hôtel, une cuisinière et quelques bonnes suffisamment loyaux et efficaces pour répondre à ses exigences [...] Même histoire exactement pour ses secrétaires. Toute sa vie, il s'est plaint de l'impossibilité de trouver une assistance adéquate pour le secrétariat. Les secrétaires qu'il a eues étaient régulièrement présentées dans le journal comme inefficaces et égoïstes (Stacey, 1976, p. 130; 1979, p. 160-161).

Tout en étant soucieux des pauvres, il croyait qu'il avait droit à la richesse et, même assez nanti, il réussissait à se faire aider financièrement par des amis qui le croyaient démunis et chez lesquels il maintenait sans doute cette croyance. Il s'arrangea aussi pour détenir tout le contrôle sur l'héritage de sa mère, ce qui ne plut pas à toute sa famille.

Chez la personne qui a beaucoup de traits obsessifs-compulsifs, on trouve généralement un sens aigu de l'indépendance, une lenteur à décider et une capacité marquée de compartimenter divers aspects de sa vie. Un tel individu peut devenir un excellent super-technicien ou un professionnel hors pair, mais difficilement un politicien. Mackenzie King, en dépit de ses traits obsessifs-compulsifs, s'est distingué par sa « grandiosité » intérieure. Si King a pu cacher, durant toute sa vie, cette « grandiosité » à ses proches et surtout à la population, c'est en raison de ses traits obsessifs-compulsifs qui lui ont donné une capacité incroyable de contrôle et de compartimentation sur ses pensées et ses actions.

King, en plus de vivre de manière austère et routinière, croyait que les rituels exerçaient un pouvoir sur la réalité des choses. Ainsi, pour ériger le monument à la mémoire de son ami Harper, il choisit un artiste né le même jour et la même année que cet ami. Cette logique ne relève pas d'un raisonnement solide, mais plutôt d'une pensée magique fréquente chez le jeune enfant. Ce mode de pensée permet à l'enfant de croire qu'il peut contrôler certains phénomènes réels ou imaginaires autrement hors de son contrôle, ce qui va dans le sens de son aspiration à la toute-puissance. King persistera sur la voie de la pensée magique au-delà de l'enfance; c'est le lot de tous les superstitieux. La religion, dont plusieurs éléments inaccessibles à la raison s'apparentent à la pensée magique de l'enfant, facilitera chez King le recours à la pensée magique. Ainsi, King écrit à propos de Lady Ruby :

Nous avons des traditions qui ne sont pas dissemblables. Le père de sa mère obtint les libertés (publiques) pour le peuple anglais dans les années 30, et le père de ma mère les obtint pour le peuple du Canada dans les années 30 également. J'ai senti [...] que si jamais Lady Ruby s'intéressait à moi et voulait être mienne, je pourrais devenir le chef du mouvement réformiste du Canada et premier ministre » (*Journal*, 26 et 30 janvier 1904) (102).

Un autre exemple de la pensée magique chez King est la visite qu'il fait au monument à la mémoire de son père :

Je me suis tenu près de la tombe de mon père, le soleil a surgi dans tout son éclat à l'ouest à travers un nuage d'argent et a éclairé le côté de la croix tel un symbole d'immortalité. Comme je me retournais, l'ombre de la croix s'allongea loin derrière et l'ombre s'étendit sur la tombe de mon père. Il est bien évident qu'il ne saurait y avoir d'ombre sans la lumière et les objets qui s'interposent. Il y avait ici toute la parabole de la vie, l'individu et la croix, les choses matérielles laissées dans l'ombre, les choses immortelles mises en lumière [...] Cela s'était produit aussi au dévoilement du monument de Harper. Cela peut être le fait du hasard, mais aux yeux de la Foi, le hasard n'existe pas et la Foi est la première des réalités (*Journal*, 25 novembre 1916) (103).

Évidemment, la foi chrétienne ne contraint pas du tout à l'interprétation que fait King des événements courants ou des hasards.

Le frère de King, médecin, qui avait par ailleurs écrit un livre sur la tuberculose, ne s'y était pas trompé, lui qui « s'était montré un excellent ami pour son frère, n'hésitant jamais à évaluer ses "performances" avec franchise » (Stacey, 1976, p. 156; 1979, p. 195) :

Nous avons eu une bonne conversation à propos de son livre (de Freud) et au sujet de mon état nerveux, lequel, pense-t-il, origine d'une condition psychonévrotique, sorte de complexe dû à des émotions refoulées. Il m'assura que certaines choses que je croyais réelles ne le sont pas, mais sont complètement le produit de l'imagination et de la volonté (5 et 7 janvier 1922) (104).

King ne fut sans doute pas très convaincu ou ne le resta pas, car il n'en est pas question par la suite. On se rappellera que le 16 août 1898, King cite Mathilde Grossert dans son journal : celle-ci lui avait écrit que ses actions n'étaient pas celles d'un homme sain. Évidemment, elle faisait référence à ses actions par rapport à elle.

Malgré son effort d'autocritique, il identifie chez les autres plutôt qu'en lui certains de ses propres traits. Il en prenait néanmoins conscience à l'occasion. Ainsi, à propos de Dunning, « il fit des remarques sur son arrogance, sa vanité et son apitoiement sur lui-même, pour finalement conclure que Dunning était un hypochondriaque » (Esbery, 1974, p. 296). King manifeste ce trouble à plusieurs occasions, consultant pour des malaises des médecins qui ne trouvent jamais rien. Après avoir désapprouvé la nervosité de Rockefeller, le fait qu'il délaisse sa famille, sa solitude et son incapacité à relaxer, il note dans son journal : « Je vois précisément en M. R. les erreurs que les

autres me reprochent » (Esbery, 1974, p. 227). En bon obsessionnel, il se critique lui-même mais tolère mal les critiques ou commentaires, même de la part d'amis. Le contrôle, y compris celui de la critique, doit lui revenir.

Durant les années 1910, King connut trois décès familiaux majeurs dans une période relativement courte. Sa sœur Bell mourut le 4 avril 1915 (le jour de Pâques), suivie du père le 30 août 1916 et de la mère en 1917. Cette période se caractérise par des trous dans le journal. Aucun des trois décès n'y est consigné. Peu après, en 1922, son frère Max mourut à son tour. Ces quatre deuils rapprochés ont précédé (et expliquent peut-être en partie) les débuts du spiritisme de Mackenzie King. Max avait représenté, comme le soulignent certains historiens dont Esbery (1980, p. 15), l'occasion d'explorer le rôle de père. Ainsi en atteste un passage dans une lettre à sa sœur Jenny (15 février 1898) : « Pour Max, j'ai de grands espoirs. Je voudrais qu'il soit tout autant médecin qu'écrivain, et dans les deux⁶, au sommet de sa profession » (105), ainsi qu'une note dans son journal (8 août 1899) : « Ce soir, j'ai eu un long entretien avec Max, lui soulignant l'importance du "connais-toi toi-même", je lui ai parlé de la vie et de sa place dans celle-ci, de la Religion, de la vie du Christ... et de la nécessité d'être un homme bon » (106).

4.4 La « grandiosité » et l'élection par Dieu

Deux mois avant la campagne pour la direction du Parti libéral, le 15 mai 1919, King s'était embarqué pour un voyage de six semaines en Europe. Ce comportement peu opportuniste se comprend par le fait qu'il croyait, de toute façon, être prédestiné par Dieu à une grande mission. Au dépouillement du scrutin du 7 août 1919, il ne manifesta pas d'anxiété. Lorsque quelqu'un lui murmura à l'oreille qu'il avait gagné, « King n'exprima pas plus d'émotion que si quelqu'un lui avait fait observer qu'il faisait beau » (Hardy, 1949, p. 84). Commentant cette victoire électorale, il écrit dans son journal :

La majorité fut plus élevée que je ne l'avais prévu. Je me sentais l'âme et le cœur trop lourds pour apprécier le tumulte des applaudissements, mes pensées allaient à mes chers père et mère et à la petite Bell que je sentais tout près de moi, à mon grand-père aussi et à Sir Wilfrid. Je pensais : cela est bien, c'est l'appel du devoir, je n'ai rien recherché, cela me fut donné par Dieu. Les chers disparus le savent, ils sont tout près, ils m'accompagnent dans cet éternel Maintenant et Ici. C'est

⁶ Max fut les deux : devenu médecin, il écrivit un livre sur la tuberculose.

à faire Son travail que je suis appelé et je vais y consacrer ma vie » (5 et 9 avril 1919) (107).

Une lettre à V. Markham (10 décembre 1919) confirme cette vision selon laquelle il serait élu... finalement, par Dieu : « Je n'ai rien recherché, c'est venu, c'est venu de Dieu. [...] Je suis appelé pour faire Son travail et je Lui dédie ma vie. » Dieu semble bien être ici ce « Grand Autre » (Lacan) qui conduit le psychotique.

Nous reviendrons plus loin sur la question de la présence ressentie des « chers disparus », mais déjà, pour cet homme qui apparaîtra comme un opportuniste calculateur à certains moments, le monde spirituel avait préséance sur le monde réel. « Ainsi, l'homme prédestiné s'acheminait vers le parachèvement du travail de son grand-père [...] avec l'aide de ses chers disparus et de Sir Wilfrid Laurier qui, à partir de ce moment-là, semble avoir été virtuellement intégré à la famille King » (Stacey, 1976, p. 158; 1979, p. 196).

4.5 Clivage et idéalisation projective

Par ailleurs, à l'occasion, sans doute influencé par son caractère comportant des mécanismes primitifs de défense décrits par Melanie Klein (1967), soit le clivage (le bon sein et le mauvais sein) et l'identification projective (positive ou négative), Mackenzie King a affiché un jugement douteux, notamment dans les contacts initiaux avec Chamberlain et Hitler. Il s'est alors complu à voir surtout, d'abord, les bons côtés du mégalomane Hitler.

Je suis convaincu qu'il est un spirite – qu'il a une vision à laquelle il est fidèle [...] sa dévotion à sa mère – que l'esprit de sa mère, j'en suis certain, le guide [...] Je crois que le monde va connaître un très grand homme, un mystique, en Hitler [...] bien que je ne puisse accepter certains aspects du nazisme, la régimentation, la cruauté, l'oppression des juifs [...] mais Hitler lui-même, le paysan, comptera un jour au même titre que Jeanne d'Arc comme libérateur de son peuple et s'il est le moins prudent, il peut devenir le libérateur de l'Europe (*Journal*, 20 mars 1938) (108).

N'est-ce pas un peu de son grand-père et de lui-même qu'il croyait voir en Hitler? Il projetait en lui ses propres côtés positifs. Lorsqu'il découvrira les horreurs commises par Hitler, il tentera de réparer cette terrible réalité avec son image idéalisée, par l'intermédiaire de l'esprit de son grand-père mort, William Lyon Mackenzie, qui, au cours d'une séance de spiritisme, lui dira : « Je ne voulais pas répandre une goutte de sang, j'étais guidé par le désespoir. Hitler ne voulait pas la guerre. Il est devenu désespéré » (*Journal*, 2 septembre 1939) (109). Également : « Je crois que

chère mère, père, Max et Bert sont près de moi, autour de moi, et Sir Wilfrid également. Leurs esprits vont me guider et me protéger » (*Journal*, 25 septembre 1925) (110).

Dans les relations de travail, King distingue les syndicats légitimes qui ont des intérêts communs avec les patrons, et les syndicats révolutionnaires qui estiment impossible la réconciliation entre patrons et syndiqués. Sa vision manichéenne s'applique aussi aux partis politiques. Il ne peut y avoir, pour lui, de place que pour deux partis politiques sur la scène canadienne : le bon Parti libéral et le mauvais Parti conservateur. Les progressistes qui accèdent au pouvoir en 1921 sont soit des libéraux égarés mais bien intentionnés, soit des conservateurs hypocrites, soit des libéraux honnêtes qui n'auraient jamais quitté les rangs du parti si les dirigeants libéraux étaient demeurés fidèles aux principes fondamentaux du parti (King, Lettre à V. Markham, 29 septembre 1922).

4.6 Le spiritisme et la superstition

Très tôt dans sa vie, outre Dieu, les esprits des êtres chers disparus l'accompagnent.

Devant faire face à une élection générale à l'issue incertaine, King, dès 1925, consulte une diseuse de bonne aventure, madame L. Bleany. « Cette conversation me fit un effet étrange, elle m'a conduit très près des chers disparus, ce qui semble davantage maintenant la Grande Omniprésence, Ici et Maintenant. Jamais je pourrai ne pas croire au soi-disant spiritisme après l'expérience d'aujourd'hui » (*Journal*, 20 octobre 1925) (111). Dix jours plus tard, élu avec un gouvernement minoritaire, il écrit :

Mon caractère et ma raison se révoltent contre le spiritisme et tous les « ismes » – mais non contre les choses de l'esprit –, la croyance en une guidance spirituelle par le truchement des institutions. C'est au sujet des manifestations physiques que je me sens prudent; d'un autre côté, après que je les ai sollicitées par ma foi et ma prière et qu'elles se sont produites sans équivoque, ne doivent-elles pas être acceptées avec humilité et sans hésitation juste au moment où l'aide du Très Haut est requise? (*Journal*, 30 octobre 1925) (112).

Ces passages montrent bien comment irrationalité et rationalité peuvent se côtoyer sans heurt dans un psychisme visiblement singulier, et comment les événements « stressseurs » externes favorisent le recours au monde irréel chez King.

En octobre 1927, à l'inauguration du carillon de la Soldiers Tower de l'Université de Toronto, il

voit deux oiseaux passer au-dessus de sa tête, « vigoureux et libres [...] incarnation de mes chers parents, qui me transmettaient ainsi comme un symbole le signe certain de leur présence très près de moi à ce moment-là » (*Journal*, 6 octobre 1927) (113).

Mais il faut reconnaître que c'est à la suite de la défaite électorale de 1930 que King, n'ayant plus la force d'arbitrer et de concilier les hommes et les événements, s'en remet à la puissance surnaturelle, avec une intensité qui dépasse de beaucoup ses superstitions antérieures. Ne pouvant plus déplacer sur le monde externe ses contradictions internes et leur arbitrage, King est la proie d'une plus grande angoisse, qu'il cherchera à apaiser par le spiritisme. Ainsi, après la défaite de 1930, il écrit :

J'ai cherché et prié pour ressentir la présence de maman et sa proximité. Je crois qu'elle reviendra vers moi. Je prie Dieu à cette fin. [...] (J'ai passé une bonne partie de la matinée à chercher) à communiquer dans l'au-delà avec l'esprit de ma chère maman et avec les esprits de mes chers disparus [...] (*Journal*, 25 octobre 1930) (114).

Il semble toutefois que ce fut seulement en février 1932 qu'il aurait eu sa première expérience d'une séance de spiritisme (*Journal*, 21 et 28 février 1932 puis 26 au 30 juin 1932) avec la médium Etta Wriedt, alors que politiquement, le scandale de la société Beauharnois exerçait une énorme pression sur lui. Le 13 novembre 1933, il fait l'expérience de la petite table : « J'ai eu une soirée formidable. C'était la première fois que je voyais une table frappeuse me transmettre des messages de père, de mère, de Max et de Bell. Il ne peut y avoir l'ombre d'un doute quant à leur authenticité » (115).

En 1934, le journal de King fourmille de récits d'expériences spirituelles et de références à une nouvelle manie relative à la position des aiguilles d'un pendule. Le journal note la position des aiguilles, notamment lorsqu'elles se superposent, cette dernière situation devenant, avec le temps, associée à une présence spirituelle qui chercherait à se manifester (*Journal*, 14, 15 et 16 juillet 1941). Il s'éprend des chiffres sept et dix-sept, respectivement date de son anniversaire et nombre d'années de vie de son chien. Bientôt, à côté de la « petite table », la numérologie (culte des nombres magiques) atteint un sommet. À un moment, King est obsédé par les chiffres trente et dix. Les feuilles volantes de son journal comptent trois perforations circulaires : 3-0, donc 30. Le mot radio lui paraît significatif, car il contient le nombre dix, qui est [1-0] :

En regardant les bancs des ministres, je pensais que je voyais pour la dernière fois Guthrie et Bennett et Perley dans cette Chambre des communes. J'ai pensé que c'était le dernier jour qu'ils

siégeaient ensemble, 3-0-1. J'ai regardé un peu plus loin et il y avait là Manion et un siège vacant (Stevens). J'ai pensé que cela signifiait 1-0. Stevens ne viendra plus à la Chambre des communes. Les autres bancs avant étaient vides de trois absents, Rhodes, Matthew et Cahan, encore une fois, c'était significatif : 3-0 (*Journal*, 30 juin 1934) (116).

Le temporel devient maintenant également infesté de préoccupations « magiques » et sera le lieu de la vérification du spiritisme. L'esprit de son grand-père William Lyon Mackenzie lui parlait souvent. On peut être tenté de minimiser les expériences spirituelles de King et considérer que « les esprits » lui disaient ce qu'il pensait déjà, que le spiritisme n'affectait pas son sens de la réalité politique.

L'homme qui se croit investi d'une mission y voit souvent une raison de persécution tout autant que l'homme persécuté voit, dans la persécution, un phénomène qui justifie une grande mission pour lui. Étant donné ses succès précoces, King n'a pas connu beaucoup d'échecs qu'il aurait pu expliquer par des complots : ses traits obsessifs-compulsifs lui avait assuré un cheminement assez sûr à travers sa fidélité à Laurier. Malgré tout, très tôt, il pressentait que quelque chose pouvait s'interposer entre son désir et sa réalisation. Aussi est-ce implicite dans un rêve où il semblait qu'il était interdit à sa mère de dire plus qu'elle ne disait. Au fur et à mesure que les dires des esprits sont confrontés au réel, l'autocritique défaille. Ainsi, en 1934, lorsque la liste des noms recommandés pour le titre de chevalier n'est pas celle qui est prévue par les esprits (*Journal*, 13 mai et 3 juin 1934), King crut qu'un « esprit menteur » s'était mis à la besogne et crut comprendre que la vraie liste serait publiée pour la prochaine fête du dominion, ce qui n'advint évidemment pas. La thèse du malin génie fut à nouveau évoquée (*Journal*, 2, 4 et 5 juillet 1934), ce qui montre un résidu d'autocritique, c'est-à-dire la reconnaissance de la réalité telle qu'elle est avec une théorie pour la rendre compatible avec le rêve. Puis, avec le temps, le cabinet « spirite » s'élargit. En plus de la famille de King et de Laurier s'ajoutent bientôt Léonard de Vinci, Laurent de Médicis, Louis Pasteur et plusieurs autres. En octobre 1935, à l'approche des élections générales, Lord Grey, par le biais de la « petite table », lui fait savoir que Dieu l'a choisi pour apporter la paix (*Journal*, 13 octobre 1935). La réalité démentant souvent la « petite table », King reconnaissait la réalité telle qu'elle était, mais l'expliquait par la théorie de l'esprit malveillant :

tout cela démontre clairement que ou bien un esprit mensonger s'est introduit on ne sait comment parmi les autres, ou bien ce sont les vœux de subconscient qui dicte les mots que l'on désire entendre. Cela fait que j'étais terriblement perplexe, car je sentais à ce moment-là que ce n'était pas la vérité mais que cela pourrait servir de guide à mes actions et opinions futures quant à la valeur de l'écriture automatique. Je me disais que je n'aurais peut-être pas dû chercher, en me servant de la table, à découvrir le cours des événements. J'avais le sentiment à ce moment-là que

c'était trahir ma foi que d'agir ainsi. Comme dans Lohengrin, Elsa déterminée à découvrir ce qu'elle n'était pas censée savoir. C'est la foi qui doit nous guider, et l'intuition, notre guide (*Journal*, 4 septembre 1939) (117).

Notons dans cet extrait l'identification féminine. L'hypothèse de l'esprit malveillant, qui ressemble au *Malin Génie* de Descartes, permettait à King d'être moins sensible à l'irréel et plus adapté à la réalité. Il faut noter également que durant l'exercice du pouvoir, les récits du journal rapportent moins d'activités spirites et plus de commentaires reliés à l'actualité au sein de laquelle King intervient. Certains ont voulu minimiser l'importance des activités spirites. Ainsi, Joan Patterson, qui leur fut souvent associée, écrivit à une amie de King que « [j]amais il ne laissa ses convictions intervenir dans sa vie publique [...] Il anticipait la "réunion" et il voulait surtout avoir l'impression que ceux qui l'avaient aimé veillaient encore sur lui, et que la mort n'était pas la fin mais le commencement de la vraie vie » (Lettre du 11 décembre 1950, citée par Stacey, 1976, p. 198; 1979, p. 246). Mais jusqu'à quel point Joan Patterson protégeait-elle l'image de son grand ami?

[I]l aurait été très dangereux à n'importe quelle époque que ses compatriotes soient mis au courant de sa propension au spiritisme [...] King en était très certainement conscient [...] La petite table relevait d'une activité personnelle et privée; à part King et les Patterson, peu de gens en étaient informés [...] Le risque que des gens malveillants aient pu découvrir le secret était donc relativement mince. Il en allait autrement pour les médiums et leurs associés; quand King en consultait une, il mettait en jeu sa carrière (Stacey, 1976, p. 192-193; 1979, p. 239-240).

Donc, le spiritisme n'était pas qu'un jeu, et, s'il était un lieu de projection, un miroir de son jugement, c'était également le reflet de ses désirs plus ou moins rationnels. Le risque couru et le temps qui lui fut consacré montrent l'importance de ce pourquoi il le courait. Mais en même temps, l'étanchéité des deux vies (privée et publique) atteste d'une certaine conscience de la réalité.

4.7 L'irruption de l'irrationnel

Cependant, comme le note Stacey (1976, p. 200; 1979, p. 248), « il ne serait pas normal que l'irrationnel du monde privé de King n'ait pas débordé sur son autre monde, le monde rationnel des affaires publiques », en dépit de la capacité de cloisonnement que lui conféraient ses traits obsessifs-compulsifs. Stacey l'illustre par la révocation de Ralston, alors ministre de la Défense nationale du Canada. Ce dernier tentait, en octobre 1944, de convaincre King de décréter la conscription. Après une pénible réunion du Cabinet le 30 octobre, King reçut du député libéral George Fulford, jadis fortement opposé à son projet d'allocations familiales, un télégramme

demandant la conscription. King conclut immédiatement dans son journal :

Cela me fit voir immédiatement avec précision en quoi consiste la conspiration, parce que je pense qu'on en est rendu là. Ce n'est pas seulement une question de conscription. Ceux qui sont en faveur de la conscription sont exactement les mêmes que ceux qui sont fortement opposés aux allocations familiales et autres réformes sociales incluses dans le budget : Isley, Ralston, Howe, Macdonald, Crerar et Gibson? (*Journal*, 30 octobre 1944) (118).

Selon Stacey, bien que, dans son journal, King ne parle que de la « démission imminente » de Ralston, à l'époque, il fit venir le général McNaughton et obtint sa promesse d'accepter le poste de Ralston si ce dernier démissionnait. Il alla même jusqu'à proposer au gouverneur général d'alors de n'accepter que la démission de Ralston si jamais d'autres voulaient démissionner en même temps par solidarité. Il téléphona à W. P. Mulock et T. A. Crerar, les mettant en garde contre toute décision hâtive à la prochaine réunion du Cabinet. Juste avant le début de l'assemblée, il informa son fidèle lieutenant du Québec, Louis Saint-Laurent, que McNaughton était prêt à accepter la défense puis, avec l'arme de la surprise, il présenta à la réunion la lettre de démission que Ralston lui avait signée lors de son entrée en fonction. Ralston ramassa ses papiers, quitta le Cabinet seul et King « en sortit plus fort que jamais [...] il fut probablement le tacticien le plus chanceux depuis le Général Wolfe dans l'histoire canadienne » (Stacey, 1976, p. 204; 1979, p. 253).

Une fois la crise de la conscription passée, King raconta au secrétaire du gouverneur général qu'il avait été « seulement un instrument au service d'une volonté supérieure » (*Journal*, 8 décembre 1944). Peut-on mieux résumer la perception que William Lyon Mackenzie King avait de lui-même (note 5)?

NOTES CLINIQUES

Note 1

Laurent Lapierre (1992, p. 188) y voit une difficulté de King à faire la distinction entre sa mère et lui. Nous y voyons un peu l'inverse. Ce passage montre une distinction entre lui et sa mère, comme l'indique le terme « procuration ». Il assume plutôt ici un idéal de sa mère qui, on le sait déjà, correspond à celui ayant inspiré les combats du grand-père maternel. Les signifiants porteurs viennent de la mère, ce ne sont pas les « noms du père » au sens où les conçoit Lacan.

Note 2

Avec un attachement admiratif si grand pour sa mère, King verra ses pulsions génitales privées de tout objet amoureux où dériver leur énergie. Il s'agit d'un tableau classique de conflit œdipien associé à une idéalisation de la mère et à un rejet (partagé plus ou moins obscurément par la mère) du rival mâle, le père, plutôt faible ici. Il n'est donc pas étonnant qu'entre 20 et 25 ans, King ait visité souvent, avec beaucoup de remords, les prostituées. Cela explique aussi qu'il ait été intéressé à devenir un ministre du culte à plusieurs moments de sa vie.

C'est probablement le deuil de sa mère qui expliquera plus tard la présence accrue chez King de phénomènes dont on discutera plus loin, soit les traits obsessifs-compulsifs et les phénomènes mégalomaniques. Ces derniers s'avèrent être une forme plus primitive de négation de la dépression (comme l'a si bien décrit Melanie Klein), tout autant qu'un mode moins vulnérable d'idéalisation de la mère.

Esbery (1980) considère que les frontières générationnelles ont été franchies par les parents King, qui ont cherché en leur fils un compagnon sinon un supporteur. De prime abord, on peut dire que John King représenta une figure faible pour l'identification masculine à titre de chef officiel de la famille, en réalité dirigée par Isabel King; en outre, il échoua comme protecteur et pourvoyeur. Cette situation favorisa, chez King, l'installation de l'anxiété quant à son identité et à son rôle, et l'obligea à recourir à des rationalisations défensives, accroissant la distance entre le mythe de la relation dans la famille et la réalité. Par ailleurs, la venue du frère cadet, Max, l'initia à un rôle

paternel.

Mais on peut aussi repérer dans cette histoire une « forclusion des noms du père » (Lacan). Aucun signifiant marquant dans la vie de King ne semble venir de son père John King. Si la mère de King est comparée à Luther, Savonarole, Élie, figures masculines et signifiantes, un personnage comme Sir Wilfrid Laurier ou encore la loi et les structures conciliatrices, peuvent avoir suppléé à la fonction du père forclos.

Note 3

Il s'agissait aussi de la répétition du trio œdipien familial dont King subissait encore les contrecoups associés à un père faible et une mère immature.

Note 4

L'individu souffrant de troubles obsessifs-compulsifs est réputé utiliser des mécanismes psychologiques de défense (ou d'adaptation) particuliers afin de lutter contre une importante anxiété ou insécurité. Cette anxiété provient de pulsions agressives ou sexuelles refoulées.

Les troubles obsessifs-compulsifs apparaîtraient, selon les psychanalystes, au stade anal, relié au développement du contrôle des sphincters chez l'enfant (14 mois à 3 ans). Si l'attitude parentale durant cette période est trop empreinte d'autoritarisme, on retrouvera chez l'enfant devenu adulte l'obstination (ténacité, persévérance, autoritarisme), la difficulté d'abandonner les objets (mesquinerie, avarice), la tendance à collectionner, la tendance au désordre, au rejet, à la lutte contre l'autorité.

Si le mécanisme d'adaptation appelé *formation réactionnelle* (défini plus loin) se développe fortement, l'individu deviendra soumis, résigné, avec une tendance à la prodigalité, à la surpropreté et à l'ordre (méticulosité, ponctualité, perfectionnisme, fidélité aux engagements, scrupule, doute, sens du devoir très développé). L'obsessionnel est généralement poli, obséquieux, soucieux de justice et du respect de l'autorité.

Par définition, ces mécanismes opèrent de façon inconsciente chez l'individu. La *formation*

réactionnelle consiste en une attitude ou habitude de sens opposée à un désir refoulé et constituée en réaction contre ce dernier (la pudeur, par exemple, pourrait être une réaction à des tendances exhibitionnistes). Toutefois, ce mécanisme est difficile à documenter hors de la situation thérapeutique puisqu'il suppose une interprétation parfois surprenante des comportements.

On pourrait considérer certains propos de King à l'égard du mari vigilant d'une amie intime comme relevant de ce mécanisme. Par exemple : « Puis je dis à Madame qu'elle devait faire ce qu'elle pouvait pour le docteur afin de bien l'aimer. Que je souhaiterais qu'elle l'aime davantage [...] » (*Journal*, 2 mars 1902), discours qui le protégeait sans doute d'un rapprochement contraire au devoir. Il est probable qu'un tel mécanisme a joué dans les gestes respectueux que King eut à l'égard de son père, dont il paya les dettes. Mais on conviendra que la fréquence de l'usage d'un tel mécanisme pose un problème d'interprétation difficilement surmontable.

Néanmoins, les traits de personnalité de King correspondent bien à des traits conventionnellement attribués aux obsessionnels ayant utilisé fortement la formation réactionnelle comme mécanisme d'adaptation : politesse, obséquiosité, souci de la justice et du respect de l'ordre, ponctualité.

L'*isolement* est ce mécanisme qui consiste à détacher une pensée, une image ou un comportement de son contexte soit temporel, soit spatial, soit surtout émotionnel. On se protège de l'émotion en s'empêchant de la lier au contenu. Ainsi, lorsque King analyse ses contributions personnelles et celles de sa fratrie pour ses parents, de même que lorsqu'il écrit au sujet de ses activités comme légataire des biens de sa mère, il essaie d'ignorer les éléments affectifs que cela comporte, notamment pour sa sœur Jennie et son frère Max. Plus largement, son intérêt pour la négociation comme forme rationnelle de résolution de conflits de travail reflète le mécanisme sur le plan du choix professionnel.

L'*annulation rétroactive* est ce mécanisme par lequel on défait ce qu'on fait, en réalisant l'inverse de l'acte ou de la pensée précédente. Ainsi, dans une conduite expiatoire, une personne utilise une pensée ou un comportement ayant une signification opposée à la pensée ou au comportement antérieur. Le meilleur exemple chez King est qu'il tentait souvent de convertir et de changer le style de vie des prostituées avec lesquelles il avait eu des relations sexuelles et se montrait déçu de son peu de succès (Stacey, 1976, p. 42-43; 1979, p. 50-51).

Une autre manière de contrôler cette anxiété est de *ritualiser* de façon rigide les activités quotidiennes. En effet, les rituels consistent en des activités répétitives peu flexibles relativement à des réalités suscitant de l'inquiétude ou de l'anxiété. Ainsi, la célébration de la messe, qui raconte la mort du Christ, est un rituel dont l'une des fonctions est de contrôler les émotions rattachées au récit.

Note 5

- a) Le « cas Mackenzie King » remet en cause la nosographie actuelle de la psychiatrie. Au niveau psychiatrique, la situation demeure complexe à évaluer. En dépit de traits presque psychopathologiques, on ne peut considérer formellement King comme souffrant d'un trouble de la personnalité obsessionnelle-compulsive ou schizoïde ou schizotypal selon les définitions psychiatriques actuelles, puisque ces dernières comprennent toujours, dans le diagnostic, un élément de trouble significatif du fonctionnement social ou occupationnel ou subjectif. King a finalement bien réussi non seulement sur le plan professionnel mais aussi sur le plan social, car il a pu compter sur des amis chers durant la plupart des moments de sa vie et, sur le plan subjectif, il a éprouvé la plupart du temps, malgré ses anxiétés et ses auto-accusations, une satisfaction à l'égard de ce qu'il faisait. Aurait-il souffert de troubles psychotiques? Il ne répond à aucun critère d'un diagnostic de trouble psychotique au sens du *DSM-5* (la classification la plus récente des troubles mentaux faite par l'Association américaine de psychiatrie).

Si nous sommes tous psychotiques quand nous rêvons en dormant (hallucinations, idées bizarres, etc.) ou dans la superstition, qui est un peu la psychose de la vie quotidienne, les comportements dits « superstitieux » ont beaucoup d'importance chez King. Celui-ci semble avoir eu des hallucinations ou des perceptions délirantes, notamment quand il a senti la présence des êtres disparus et a cherché à dialoguer avec eux. À certains moments, il semble avoir des idées délirantes, notamment quant à la prédestination divine de son cheminement politique, quant à la signification des événements, qu'il rattache souvent à la présence de disparus, et quant à l'existence d'un complot contre lui, soit au sein de son cabinet (l'affaire Ralston), soit par les révélations de la « petite table », bien que, quant à elle, il ait eu des moments d'autocritique partielle. Enfin, le recours fréquent à la pensée magique, notamment l'épisode d'usage fréquent de la numérologie, dénote de manière épisodique la présence de troubles de la pensée. C'est l'intensité des comportements, que certains qualifieraient de simplement

superstitieux, qui pose problème, compte tenu des fonctions de King. King est plus qu'un ordinaire consommateur d'horoscopes. Il y a bien eu certains moments dépressifs chez lui, mais sans que cela n'affecte notablement son fonctionnement professionnel : ces moments étaient d'ailleurs toujours explicables par la situation personnelle (séparation ou décès) ou professionnelle (passage à l'opposition). Chez cet homme peu enclin aux transports émotionnels, on ne note pas d'épisodes d'exaltation. Par conséquent, il faut écarter des diagnostics tels qu'un trouble affectif majeur, un trouble schizophrénique au sens du *DSM-5* (faute de détérioration du fonctionnement au cours des ans) ou de trouble paranoïaque (à cause des troubles plus extensifs de la pensée et de la perception que comporte ce diagnostic). Tout au plus, compte tenu de la distorsion occasionnellement très marquée de la perception de la réalité, pourrait-on dire que King a parfois été franchement psychotique, souffrant de ce qu'on pourrait appeler « trouble psychotique NS » (*DSM-5*). Mais étant donné la continuité du personnage et l'absence de période marquée de fonctionnement psychotique, il serait difficile de soutenir que, pendant un temps, King a souffert d'un état psychotique.

Personnellement, je suis d'avis que le cas de King illustre bien l'une des difficultés conceptuelles liées aux définitions courantes des psychopathologies. Comme plusieurs grands hommes, King me semble présenter des caractéristiques réputées psychopathologiques qui ont pu faciliter son fonctionnement comme *leader* social; plus particulièrement dans son cas, c'est la combinaison de traits obsessifs-compulsifs et mégalomaniques qui lui a permis d'ajuster la réalité à sa perception parfois franchement irrationnelle des choses.

- b) Mackenzie King a vu se réaliser progressivement son rêve de devenir premier ministre et de réparer l'image du grand-père maternel et du père en y intégrant des dimensions maternelles (l'État-providence). Son histoire affective fut-elle un facteur réel de réalisation de sa destinée ou s'agit-il d'un hasard historique qui lui a donné des chances que d'autres aussi rêveurs que lui n'ont jamais eues? Peut-être un peu des deux.
- c) Il est probable que les rêves grandioses de King proviennent, d'une part, de son désir de réparer l'humiliation de sa mère causée par les déboires de son grand-père et, d'autre part, de sa difficulté à faire le deuil de sa mère.
- d) L'énigme de Mackenzie King, c'est l'étanchéité de deux vies, la publique et la privée, toutes

deux prises au sérieux et toutes deux s'influençant indirectement. Folle lucidité ou lucide folie?

- e) Le cas de Mackenzie King est un cas parmi d'autres permettant de mettre en relation l'univers irrationnel d'un individu et son influence politique. Heureusement, King était un pacifique, mais s'il avait été autrement, comme Hitler que, durant un certain temps, il a tant admiré, que serait-il arrivé? Malgré toute son évolution scientifique, le XX^e siècle a connu Hitler, Staline, Pol-Pot, tous trois ayant justifié idéologiquement des régimes horriblement destructeurs. Actuellement, des pays civilisés créent des armes dites de dissuasion dont le potentiel de destruction totale de l'humanité se combine avec l'imperfection des contrôles exercés sur elles et avec la croyance naïve que l'escalade des moyens de pression milite en faveur de la paix. Sont-ce les individus ou les organisations qui sont le siège de la folie?
- f) Finalement, le cas de King fournit un portrait de *leader* efficace derrière son profil discret. Son art de concilier, dans un pays virtuellement encore divisé au moment de la rédaction de ce cas, s'est avéré efficace tout autant que subtil. Sa difficulté d'émerger du triangle œdipien et de s'identifier à son père lui a permis de construire son *leadership* non belliqueux et, par suite, moins flamboyant et plus maternel à l'égard de ceux qu'il a gouvernés.

RÉFÉRENCES

- ABERDEEN, Marchioness of. (1938). A Prime Minister in quest of the homes of his ancestors. *Deeside Field*, 8.
- CREIGHTON, D. G. (1969). The decline and fall of the Empire of the St. Lawrence ». *Historical Papers*, 4(1), p. 14-25. doi:10.7202/030704ar
- CREIGHTON, D. G. (1970). *Canada's first century, 1867-1967*, 1970, Toronto, MacMillan of Canada.
- DAWSON, R. M. (1958). *William Lyon Mackenzie King: A political biography, 1874-1923*, Toronto, University of Toronto Press.
- ESBERY, J. E. (1974). *Personality and Politics: A study of William Lyon Mackenzie King* (thèse de doctorat non publiée), Université de Toronto.
- ESBERY, J. E. (1980). *Knight of the Holy Spirit: A study of W. L. M. King*, Toronto, University of Toronto Press.
- GRANATSTEIN, J. L. (1998, 1^{er} juillet). « Mackenzie King », *Maclean's*, 111(26), p. 24-25.
- GRANATSTEIN, J. L. et N. Hillmer (1999). *Prime Ministers: Ranking Canada's leaders*, Toronto, Harper and Collins.
- HARDY, R. H. (1949). *Mackenzie King of Canada: A biography*, Toronto, Oxford University Press.
- KING, W. L. M. (1973). *Industry and humanity: A study in the principles underlying industrial reconstruction*, Toronto; Buffalo, University of Toronto Press.
- KLEIN, M. (1967). « Contribution à l'étude de la psychogénèse des états maniaco-dépressifs », dans M. Klein, *Essais de psychanalyse* (traduit par Marguerite Derrida), Paris, Payot.
- LAPIERRE, L. (1992). *Imaginaire et leadership* (tome 1), Montréal, Presses HEC & Éditions Québec-Amérique.
- LINDSEY, C. (1862). *The life and times of William Lyon Mackenzie*, Toronto, Randall.
- MARKHAM, V. (1953). *Return passage: The autobiography of Violet R. Markham*, London, Oxford University Press.
- MCGREGOR, F. A. (1962). *The fall and rise of Mackenzie King*, Toronto, MacMillan of Canada.
- NEATBY, H. Blair (1963). *William Lyon Mackenzie King, 1924-1932: The lonely heights*, Toronto, University of Toronto Press.

- NEATBY, H. Blair (1976). *William Lyon Mackenzie King: 1932-1939: The prism of unity*, Toronto, University of Toronto Press.
- NEATBY, H. Blair (1978). « Mackenzie King and the historians », dans J. English et J. O. Stubbs (éd.), *Mackenzie King: Widening the debate*, Toronto, Macmillan of Canada, p. 1-14.
- PICKERSGILL, J. W. (1978). « Mackenzie King's political attitudes and public policies: A personal impression », dans J. English et J. O. Stubbs (éd.), *Mackenzie King: Widening the debate*, Toronto, Macmillan of Canada, p. 15-29.
- SAINT-AUBIN, B. (1982). *King et son époque*, Montréal, La Presse.
- SCOTT, F. R. (1957). « W.L.M.K. », dans F. R. Scott et A. J. M. Smith (éd.), *The blasted pine: An anthology of satire, invective and disrespectful verse, chiefly by Canadian writer*, Toronto, MacMillan.
- STACEY, C. P. (1970). *Arms, men and governments: The war policies of Canada, 1939-1945*, Ottawa, Published by authority of the Minister of National Defence.
- STACEY, C. P. (1976). *A very double life: The private world of Mackenzie King*, Toronto, Macmillan of Canada.
- STACEY, C. P. (1979). *La vie doublement secrète de Mackenzie King* (traduit de l'anglais par René Chicoine), Montréal, Pierre Tisseyre.
- WALLOT, H. (1986). « Mackenzie King : l'énigme d'une double vie », dans *Symposium international sur l'imaginaire et le leadership (International symposium on leadership practices in management: Fantasies and leadership)* (HEC, Montréal, 5-7 mai 1986) (p. 386-419). Actes remis lors du colloque.
- WALLOT, H. (1988). « Mackenzie King, l'énigme d'une double vie », dans R. Lemieux (dir.), *Folie, mystique et poésie*, Actes du colloque du même nom (11-13 avril 1985), Québec, éd. GIFRIC, p. 121-140.
- WALLOT, H. (2001). « Les prénoms et noms de la famille dans l'expérience psychotique et le délire: le cas de Daniel-Paul Schreber », *Correspondances, Courrier de l'École Freudienne du Québec*, vol.III, no 3, p. 15-20.

CITATION ORIGINALES

- (1) « There is no doubt I lead a very double life. I strike to be right and continually do wrong. »
- (2) « If Capital has been a disintegrating factor, breaking up families, and scattering individuals as atoms, more than any other agency, it has also been responsible for bringing together individuals in groups and communities, and making possible an ever-increasing measure of associated effort. »
- (3) « Necessary impetus to a new order. »
- (4) « It seems a great shame that so much French should be perpetuated around here. »
- (5) « Quebec dominates the House of Commons, the Liberals of Quebec will never take as a leader any man who “betrayed” Sir Wilfrid at the last election... »
- (6) « Well may I love the poor [...] greatly may I esteem the humble and the lowly, for poverty and adversity were my nurses, and in youth were want and misery my familiar friends; even now it yields a sweet satisfaction to my soul, that I can claim kindred with the obscure cottar, and the humble laborer, of my native, ever honoured, ever loved Scotland. »
- (7) « I felt quite inspired and intensely interested, I imagined I could feel his blood coursing through my veins, especially in his references to the poor. »
- (8) « I never remember a week when I have experienced such inward desires, ambitions, hopes, &c. as this past one. Reading the life of my dear grand-father I have become a greater admirer of his than ever, prouder of my own mother and the race from which I am sprung. Many of his principles I pray I have inherited. I feel I have. I understand perfectly the feeling that prompted his actions. I can feel his inner life in myself. I have greater desire to carry on the work he endeavoured to perform, to better the condition of the poor, denounce corruption, the tyranny of abused power, and uphold right and honourable principles. »
- (9) « As I read of his many marvellous escapes (sic) from death the thought occurred (sic) to me, why should this man escape the many attempts made to end his life, [...] that to him a young child should be born, the 13th & last of a large family, who should bear of a son (sic) to inherit the name of his grandfather W. L. Mackenzie. Surely, I have some great work to accomplish before “I die”. »
- (10) « Each (of my grandfathers) was asserting as he thought best and right the traditions and

the ideals that were dearest to his heart. John King had his natural inclinations strongly associated with the Crown; William Lyon Mackenzie's associations at the time were more closely with the people and their struggles for political freedom. But each of these men was seeking to do his part to preserve what he believed to be best both in the Crown and in popular institutions; and the story of the development of the British Empire has been the keeping of these two together in such a way that instead of there being discord between them there is perfect harmony ».

- (11) « No one is more conscious than myself of my own infirmities [...] I came into this world with a highly sensitive nature [...] If I had had coarser feelings and a harder nature [...] I would have been better off to-day. »
- (12) « [I] had a splendid letter from father with many newspaper clipping all literary of his splendid success. »
- (13) « I do wish my mind were relieved as to some future permanent position... have always thought you being where you are might have given me a pull with Mulock and the government. »
- (14) « I had a talk with father about mother and him coming down for the opening of primpt. He is most anxious and mother also desires it. I cannot but be annoyed at something in father, he wants all the pleasure but is unwilling to work for it. He could write articles to pay expenses to come down, but will not do it. Mother suffers in consequence... However, I feel... I should do all I can to promote happiness of father & mother & I have decided in the matter of their coming down to the opening to arrange for it. It will be a pleasure to me as well, the only feeling it can have is that the situation should be reversed & father by his own efforts meet the means of his own pleasure. »
- (15) « Had it been the face of a Luther, a Savonarola, Elisha, or other great prophet of God, it could not have been more beautiful... I could see the strongest resemblance to grandfather, & thought of him as he must have toured this country in election & rebellion times. Such a face was born to lead 7 guide men. Partly because of the association, partly to comfort mother, partly to express my own ambition & partly because my soul was large, my spirit strong & resolve great, I whispered to mother that I believed that if opportunity came in the future I might become the Premier of this country. »
- (16) « I told him I was glad to be in Parliament under his leadership and while my mother was spared to me. That my mother and him had been inspirations to me. I told him how mother had

suffered poverty while a child because of her father's exile, and of inheriting through her a hatred of injustice and love for the poor, and a determination to vindicate the justice of the case Grandfather contended for. »

(17) « She is, I think, the purest and sweetest soul that God ever made [...] In beauty, she is wonderfully fair. Everyone looks with admiration on her. [...] She has a finer face, I think than that of any woman I ever seen. »

(18) « If I can only win such a wife as I have such a mother, how infinitely happy! »

(19) « I love her with all my heart and I would never feel a longing for the love of another if she were always with me, so pure so almost holy... »

(20) « Elisa Mackintosh is quite ill, in fact I think it is quite serious I sometimes wonder what she cares to live for. I wish grandma would die for she is getting more trouble to me everyday. »

(21) « Yesterday, when we were a few steps from Fosters Studio... who should we see but hat little sneak Charles Lindsey... I said to your father he is not going to put me off... as he stepped into the elevator which was pretty full I pushed my way in. The man said there were too many in but I held my post with my back turned deliberately on that piece of humanity and several men stepped out. »

(22) « Father and I have been talking about how he could manage about getting you into the varsity here... We will have you here this year. Home for a time is the best place for all of us "united we stand divided we fall" ... Oh! How much there is before you and such a wealth of love and hope all the inmates of this house have for you. »

(23) « I have missed you much and this last week... (felt) particularly lonely without you. I miss your morning kiss and the loving little talks we use to have... »

(24) « Reading the life of my dear grand-father I have become a greater admirer of his than ever, prouder of my own mother and the race from which I am sprung. »

(25) « If there's anything that makes my blood boil, it's tyranny. »

(26) « A cold piece of stone... Nature's beautiful green turf and the few white stones that adorn its countenance. »

(27) « Hymns have a great effect on me... »

(28) « There is nothing in the world I like better than a good sermon, nothing I hate more than a

bad one. »

- (29) « spoke... of God, Eternity, Immortality, Life, &c. Both (of us) were confidential & earnest. »
- (30) « I am going to devote my whole life to mission work. »
- (31) « decided... to become a Minister of the Gospel of Christ. »
- (32) « yet I have a very great desire to go into politics. »
- (33) « I have a great longing for politics, but I do not think I may go in it. »
- (34) « There are influences and voice from so many sides, all pleading so plausibly & earnestly that one is at a loss to know which is the good angel & and which the bad one. [...] Then, lastly, this is the meaning of this silent voice which have given me no rest which says Go to Chicago, you are wanted there, you will succeed there, above all, you will become more earnest there, you will think more seriously of man and life. You will draw more closer to the living God, Ah this voice it is which has made me make the decision I have arrived at... I believe that in Chicago my love for the masses will deepen [...]. I believe I can be drawn closer to God there [...] It was in the church [...] that I finally said definitely to myself : “wait no longer”. There under the influence the most for good, I took the step I have, there the voice spoke to me most clearly. Was it not the voice of God? »
- (35) « [It] is the most crowded & undoubtedly the filthiest. Around this strange conglomeration is a literal barricade of brothels [...] saloons & gambling hells of every sort. »
- (36) « There are three worthy ambitions which spread themselves before me, a leading position in political life – life of the state – a leading position in University life – and a leading position in the Church. Which of the three if any I am fitted for if any (sic) I leave to the future with the earnest prayer that God will direct me into the one in which my service can be best given to His cause. »
- (37) « I see much to admire & much of truth in Socialism. »
- (38) « The trend of thought is rapidly going against private monopolies of all sorts [...] A few more years and these terrific gains of corporations made at the expense of the community will go into the proper box – the people’s fund. This is an age of reform [...] It is a good cause [...]. »
- (39) « There has been a fierce war of flesh & spirit all day. Where shall I subdue the evil in me? »

- (40) « Tonight was practically wasted, a little seen of the Wickedness of the world. »
- (41) « The night was worse than wasted. Went out about 8 P.M. and returned at 11.30. All the intervening time worse than wasted. Saw a little of the dark side of the world which results in my making a firm resolution with God's help I will keep. »
- (42) « I committed a sin today which reminds me my weakness. »
- (43) « to stop her wicked life and turn to Christ. »
- (44) « We had a long and beautiful talk together. »
- (45) « got into another trap, cost me 1 \$ – wasted time till 5 [...] I now feel terribly sorry & disgusted at my action. »
- (46) « I feel I should seek to become married. If I can only find the one who will be the helpmate needed thro life I will certainly marry. It is a mistake not to... »
- (47) « The more wealth, the more selfishness with most people. »
- (48) « I was a little ashamed today that I had ever let my thoughts turn towards wealth in association with marriage. God knows it was not in terms of wealth that I considered the idea. I was the need of freedom & independence to do the big work of a nation as it can only be done with the necessary support. »
- (49) « If I can only win such a wife as I have such a mother, how infinitely happy! »
- (50) « I like Miss Grossert exceedingly, she is a very heroic character and a beautiful girl. "God bless you" were her last words to me. »
- (51) « Her letter was like holy incense, it brought then (?) spiritual beauty into my life. She will take me, she will bring all the good in me to the force, will purify and bless my life... »
- (52) « It was very inspiring. We talked mostly of religion, the Mother *???) of Christian service, [...] *She has such a pure Christian heart I often wonder if I will ever marry her. She would be a good pure wife, an earnest helper in Christian work.* »
- (53) « Is there anyone in the world who could influence me more and better than Miss Grossert. I feel in her power already and feel she is stronger and better than I am and will make a truly noble man of me. »
- (54) « Oh life does not become changed in a day. I have had [her]... in my arms I have kissed her lips. I have seen she loves me and I am still the same. Oh God, oh God, where! Where! Where! What! Where is the love that was so beautiful and strong in me, what are these feelings of pain and anguish that now fill my breast. The little one rushed to my arms, she said nothing

for many minutes, she only clung to me, she looked at me, she kissed me, she would not let me leave her. I could not speak. I did not have the thoughts I longed to have nor was I carried as I had hoped I might to other worlds. I was more the earthy, earthy. Oh miserable man that I am what sort of man am I. We talked together, we had dinner together. I felt more like crying than eating. We walked together to lakeshore drive and soon on the bridge together. She was only mine. The waves rolled by our side, we were alone. She was not altogether happy, nor was I. There was not enough reality in it all, or perhaps too much. I left her at midnight. »

(55) « my heart becomes sadder & sadder. I was almost sick this is killing me... My heart is breaking [...] I love her more than ever, and I somehow feel that she will some day be my wife. I have kept faith with those at home, with [her]... and myself and I am happy now. »

(56) « I am sad tonight & tired, I long for rest... I long for rest. I am tired out, weary & tonight am sad. I expected a letter from Miss Grossert & none has come. I wonder if it would not be well for us to break off correspondence & yet I cannot. I love the little girl & she is such a woman. »

(57) « I have built castles without number for you. Are all these dreams but to end in dreams? I am getting old now Willie and disappointment wearies and the heart grows sick. Sometimes, when I hear you talk so much what you would do for those that suffer I think charity begins at home and as you do so shall it be done unto you. I am not grasping for myself but I do feel for your sisters and I know you who have such a big heart will not forsake me. » « I am getting old now Willie and disappointments wearies and the heart grows sick... charity begins at home and as you do so shall it be done unto you... I trust and answer will come that will relieve my mind. I am very wearied but that is nothing new for mother it is only one more lesson not to put your trust in anything under the sun. »

(58) « I think your first duty is to those at home; it is a duty that should overweight every other consideration, and the performance of it in a loyal and manly spirit will do more to give you lasting satisfaction and happiness than any other course you can lay out for yourself. »

(59) « Tonight, I received letters from home, one from mother which makes me sick at heart. She speaks of me foresaking her, she speaks of father's disappointment, she speaks as though all home has been resting upon me and as I thought I had been selfish, forget feel and thought never of them all. Oh, what a feeling to have? What anguish to be dashed into the midst of love... And then, Jennie speaks of my having nothing to offer, of me asking all. Truly, I have asked

everything and have brought nothing. And these word from home make my heart sick, they craze my brain, they distract... I am behind in my studies. I have home to care for and there is a woman who has given herself to me »

- (60) « I was nearly devastated after going to bed for two hours I could not sleep. [...] So many doubts. The responsibility so great, the burden so heavy and the feeling that more at home felt me selfish in all. This morning, I spend in writing a long letter to mother. I put my feeling strongly and thirsty [?]. I hope letter be rightly understood. O God, this is a terrible trial, to think that those at home are to feel neglected. Should them act in much hasten. Just could I help it! These letters from home have destroyed my happiness, [...] I hate duplicity... O God, make these things right... I cried as I wrote this morning I could cry at everything I do. I neglect all study. »
- (61) « I cannot realize that the girl loves me. [...] My love to her has died. »
- (62) « A sort of strange nightmare, haunted with thought of doubt concerning the one that I long to love. »
- (63) « I feel she has deceived me, but so long as she is pure and good herself, I can get over that. »
- (64) « I have thought of her, with much love but with questioning, I think her so perfect or like to think of her as; such that I expect her actions to be all unselfish, I look for unselfishness sacrifice in her and when I do not see it, my heart is sad. »
- (65) « My worst fears are confirmment – neither your letter nor your actions are those of a sane man ».
- (66) « a man of ability but most conceited & vain, a teacher of Ethics not a preacher of religion »
- (67) « You may both go your way, I scorn you both. »
- (68) « He spoke only of the need of considering outside opinion. »
- (69) « The truth is she loves me, and my problem is here. I am determined to do nothing that will cause any estrangement of feeling between her and the doctor. »
- (70) « I told Mrs Herridge she must do what she could for the Dr. to love him well. »
- (71) « The man is a cad. »
- (72) « The story of my life for the present is the story of its relation to the Child. Our summer has been lived together, lived to ourselves, and now the fall and winter has (sic) come and we are to live apart, and the duties of life rather than its pleasures are to receive their emphasis. »

- (73) « She is a true friend to me [...] and she is a woman who has a great discernment in some things and none in others. She always helps me in my belief that self-reliance, being the master of one's own actions and life is the thing to be aimed at. She feels that public life with all its risks would be better for me than the civil service. She has often told me I should be my own master, and would only realize my best when I was. »
- (74) « I had set my mind on public life and had kept myself free from obligations which might make the course difficult for me. » « [A]sk the hand of a lady. »
- (75) « the right person would be a great help to you in public life. »
- (76) « married money »
- (77) « a tactless remark, and hurt her, so that she was angered somewhat, and spoke hastily. »
- (78) « perhaps injured my life a little thro' selfishness. »
- (79) « Mrs Herridge has forgotten my birthday. How strange & sad! What changes the years bring. »
- (80) « I could not have believed I could have felt so little the word of her death. Of course it is now a release a great release, but a sort of bitterness has since entered my nature, a feeling that she had perhaps injured my life a little thro' selfishness, perhaps the greater injury was mine to her in ever having been such friends. But it is over now... »
- (81) « She would have been an ideal wife - if we only could have met years ago. »
- (82) « She has filled the place of my mother in my heart over the years. »
- (83) « So helpful and cheerful. Godfroy equally so. I can never repay all their kindness. She has filled the place of my mother in my heart over the years. »
- (84) (84) « little Pat came up from the bedroom and licked my feet, - dear little soul, he is almost human. I sometimes think he is a comforter dear mother has sent to me, he is filled with her spirit of patience, and tenderness and love. »
- (85) « I knelt at the side of the arm chair in which dear mother died, with little Pat on his knees to pray for "his little brudder, Derry" who is very ill and to ask God to send his good angel Dr. Pasteur to direct the hand and mind of the Doctor Vet(er)inary to what will heal the little fellow. »
- (86) « Little Pat always seems to me a sort of symbol of my mother, as J. in her tender way also makes me think often of her [...] He is a little "angel dog" that some day will be a little "dog angel". »

- (87) « [...] Pat was more to me than all else in the world and I wished to be alone with him. »
- (88) « During this time, I sang aloud to him – first “Safe in the arms of Jesus” – looking at dear mother’s picture as I sang – was amazed how calm and peaceful I felt... [...] at either 10 to 5 (the time at which my watch fell from my pocket) (as Pat slipped from my hands) or at 10 past 5, the hour at which it stopped... Morning was just beginning to break – I kissed the little fellow as he lay there, told him of his having been faithful and true, of his having saved my soul, and being like God – thought of how I felt as I knelt at dear Mother’s side in her last illness... I sang more hymns, held him to me, his little body warm, legs not cold his little heart got very weak, almost imperceptible. When 10 past 5 came, I sang again “God be with you till we meet again...” It was at that moment... that we crossed the bar... My little friend, the truest friend I have had – or man ever had – had gone to be with Derry and the other loved ones. I had given him messages of love to take to father, mother, Bell, Max, Sir Wilfrid and Lady Laurier, Mr. and Mrs. Larkin and the grand-parents. »
- (89) « the other Pat »
- (90) « the Little Saint »
- (91) « truly greater », « God grant I may be worthy of him. »
- (92) « I felt that little creature deserved an O.M. a thousand times more than I do myself and then came the thought of the other little Pat who merited more than I do, and the loyalty of his nature, fidelity and all that counts for most. »
- (93) « The little dogs have been very near to me all day. When I went to my room tonight, I felt I could talk to them as if they were again jumping over my bed in their joyous ways. They are very near to me in times like these. »
- (94) « I took a little claret at dinner, the first I have ever taken. I took it only because so often pressed by Mr. and Mrs. Clark, my reason against it being one of principles only, not fear. »
- (95) « What a curse liquor is. The devil’s principal agent, I believe. »
- (96) « I fear Bert has a weakness for the fair sex. »
- (97) « H. has gone out tonight. He has been restless all day. Hope he will keep up the fight for noble Christian manhood. I must do all I can to have it so for us both. »
- (98) « the chief object of my keeping this diary is that I may be ashamed to let even one day have nothing worthy of its showing; and it is hoped that through its pages the reader may be able to trace how the author has sought to improve his time. »

- (99) « I am taking up this diary again as a means of keeping me true to my true purpose. It has kept me in the path of drifting more than I otherwise might have, it has helped to clear me in my thought and convictions, and it has been a real companion and friend. »
- (100) « I am taking up this diary as a means of personal betterment » « [A]fter a lapse of several months I take up this little volume again. It is a return to self and conscience [...]. »
- (101) « If you decide to work till ten at night do not stop at nine thirty and do not work till ten then stop at ten sharp. If you do this you will see at the end of a week you can look back on the work you have done and find it fitting into squares, each bit of it will stand out almost as a distinct block – there is no sensation of the mind to equal the pleasure of this except perhaps that which comes from complete concentration... This little squares mount up and I find that the pleasure comes when one sees his duty well done. »
- (102) « We have traditions not unlike. Her mother's father got for the people in England their liberties in the 30's, my mother's father got for the people of Canada theirs in the 30's here. Our sympathies are alike, only the barriers of custom & prejudice can keep us apart if her heart could care for me [...] I felt... that if Lady Ruby ever wd. care for me & be mine, I could become the leader of the Reform Party in Canada & Prime Minister. »
- (103) « I stood with one hand on the side of the cross by father's grave, the sun from the West came out from behind a silver cloud in a great brightness and lighted all the side of the cross symbolical of immortality. As I turned around the shadow of the cross stretched far behind, and my shadow stretched across father's grave. It was apparent there could have been no shadow but for the light & the objects between. Here was the whole parable of life, the individual & the cross, the material things left behind in shadow, the immortal relieved in light. [...] There was just such an occurrence at the unveiling of the Harper monument. This may be all chance, but to the eye of Faith there is no such thing as Chance, and Faith is the first and the last of the realities. »
- (104) « We had a good talk about his book and about my nervous condition, the latter he thinks arises from a psychoneurotic condition, some complex due to suppressed emotions. He assures me some things I had believed to be real are not such but wholly due to effect of thought & will. »
- (105) « As for Max, I have such hopes for him. I would have him a physician and a writer as well, and in both the top of his profession. This he can be, this he must be and this he will be. »

- (106) « Tonight, after getting into bed, I had a long talk with Max pointing out to him the importance of the “know thyself”, spoke to him of life and his place in it, of Religion, of the life of Christ... & and the need of being a good man. »
- (107) « The majority was better than I had anticipated. I was too heavy of heart and soul to appreciate the tumult of applause, my thoughts were of dear mother & father & little Bell all of whom I felt to be very close to me, of grandfather & Sir Wilfrid also. I thought: it is right, it is the call of duty. I have sought nothing, it has come. It has come from God. The dear loved ones know and are about, they are alive and with me in this great everlasting Now and Here. It is to His work I am called, and to it I dedicate my life. »
- (108) « I am convinced he is a spiritualist – that he has a vision to which he is being true... his devotion to his mother – that Mother’s spirit is I am certain his guide... I believe the world will yet come to see a very great man – mystic, in Hitler... much I cannot abide in Nazism – the regimentation – cruelty – oppression of Jews... but Hitler him (self), the peasant – will rank some day with Joan of Arc among the deliverers of his people, & if he is only careful may yet be the deliverer of Europe... »
- (109) « I did not want to shed a drop of blood
I was driven to desperation
Hitler did not want to have war
He has become desperate. »
- (110) « I believe dear mother & father & Max & Bell are near and about me and Sir Wilfrid as well. Their spirits will guide and protect me. »
- (111) « The influence of the talk with that little woman is strange, it has brought me very near to the dear ones in the Great Beyond, what seems now more like the Great Omnipresent, Here & Now. I can never not believe in spiritualism so-called after today’s experience. »
- (112) « My nature & reason revolt against “spiritualism” & all the ilk, – but not against the things of the spirit, – the belief in spiritual guidance, – thro’ institutions. It is the material manifestations I feel charry (sic) about, – on the other hand when in faith & prayer I have asked for them, and they come in such an unmistakable manner, are they not to be accepted in all faith & humility – jus at this time when guidance from High is needed... »
- (113) « full flight, strong & free [...] the embodiment of the spirits of dear father & mother, as certainly a symbol sent by them to me, that I might know they were both very near at that

moment. »

- (114) « I have longed & prayed to feel that mother's presence and nearness to me and guidance. I believe it will come back to me. I pray God it may... (all the morning I have been) seeking to communicate with dear mother's spirit and the spirits of the loved ones in the Great Beyond. How could Mother guide me, how send the word I long to have... »
- (115) « We had an amazing evening. The first time I have seen table wrapping (sic) & having messages from father, mother, Max & Bell. There can be no shadow of doubt as to their genuineness. »
- (116) « Looking at the front benches, I thought I am looking for the last time at Guthrie, Bennett and Perly in this H. o C. I thought it is the last day they will be sitting together, 3-0-1, looked further along & there were Manion and a vacant seat (Stevens). I thought that means 1 - 0. Stevens will not be again in H. of C. – other front benches were empty thro thee absentees, Rhodes, Matthew & Cahan – here again thought this is significant, 3 - 0. »
- (117) « This all makes perfectly clear either that a lying spirit has come in somewhere, or that sub-conscious wishes dictate the words expressed. I felt terribly exercised at this for I felt at the time it was not truth, however, that it would serve as a guide to future action & belief as to worth of “automatic writing” – I felt I should perhaps not have sought to use the table to discover the course of events. I had a feeling at the time that I was a sort of betrayal of faith so to do. – Like in Lohengrin. Elsa determined to know what it was not intended she should know. – It is faith one must be guided by and intuition – our guide. »
- (118) « This, at once, caused me to feel exactly what the conspiracy is, because I believe it has come to be that. It is not merely a question a conscription. The same men who are for conscription are the same identically as those who oppose most strongly the family allowances and other social reforms in the budget: Isley, Ralston, Howe, Macdonald, Crerar and Gibson? (sic). »

Notes complémentaires à l'intention de l'auxiliaire d'enseignement pour la conférence télématique

Question : Dans les antécédents familiaux de King, on ne rapporte pas de troubles psychiatriques sérieux ayant requis l'attention de spécialistes du domaine. Mais néanmoins, sa généalogie est intéressante. Que pouvez-vous en dire?

Réponse: King est issu de deux familles écossaises. Les deux grands pères ont probablement lutté militairement l'un contre l'autre. Mais le grand-père maternel était un leader aux ambitions grandes relative à l'indépendance du Haut Canada, allant jusqu'à recourir aux moyens militaires. Une mère née dans l'exil du grand-père maternel, qui a connu l'humiliation et qui compte sur son fils pour réparer l'injure. C'est sans doute la nécessité de réconcilier les grands-pères que King a repris, cette fois pour le compte du Canada entier, le désir de l'indépendance nationale, mais cette fois, selon une approche pacifique et conciliante, promouvant l'indépendance au sein d'un Commonwealth revisité.

Question. Quelles sont les valeurs de King?

Réponse

- 1 Une préoccupation pour les pauvres.
- 2 Une préoccupation pour la conciliation industrielle
- 3 Une préoccupation pour l'unité canadienne qui, compte tenu de la dualité du pays, est une autre version de la conciliation.
- 4 caractéristiques des apports de King à la politique canadienne:

- 5 Un refus de la lutte des classes et une volonté de concilier le libéralisme économique avec le filet de sécurité de politiques sociales.

Question, Quelles sont ses réalisations au niveau du pays?

Réponse.

- 1 L'unité du parti libéral et l'unité du pays
- 2 L'importance de l'autonomie du Canada qui s'affirmera progressivement dans une indépendance à l'égard d'une communauté de nation, le Commonwealth,
- 3 Des politiques de sociale-démocratie: pensions de vieillesse (1927), assurance-chômage (1936) allocations familiales (1946) et projet d'assurance maladie qui sera transmis à ses successeurs. En somme, un état maternel !

Série de questions sur les traits obsessionnels compulsifs:

Mackenzie King avait, dit le cas, des traits obsessionnels compulsifs.

(a) Faites un relevé de ses propos ou comportements qui correspondent à ce genre de traits.

Rép.

- 1 La tenue d'un journal, pour mieux se contrôler.
- 2 Les idées avancées pour se contrôler, l'image des blocs, le goût de l'ordre.
- 3 Le doute

- 4 L'émotionnalité restreinte.
- 5 L'annulation rétroactive: réparer rétrospectivement des gestes répréhensibles d'une manière étonnante: par exemple, aller revoir la prostituée de la veille pour la convertir.
- 6 Le goût de l'autonomie.
- 7 Etc.

(b) King n'est pas sur notre divan, donc nous devons conjecturer quelque peu. Selon vous, King avait-il, fut-ce à un niveau léger, un trouble anxieux obsessionnel-compulsif, un trouble de la personnalité obsessionnelle-compulsive, ou seulement des traits obsessionnels-compulsifs? Justifier votre réponse quant à la rétention d'une hypothèse contre les deux autres.

Rép:

Pour qu'il y ait un trouble anxieux, il faut deux conditions non remplies chez King: 1) à un moment, durant l'évolution du trouble, le sujet doit avoir reconnu que les obsessions ou compulsions étaient excessives ou irraisonnées. 2) Les obsessions ou compulsions sont à l'origine de sentiments marqués de détresse, d'une perte de temps considérable (prenant plus d'une heure par jour) ou interfèrent de façon significative avec les activités habituelles du sujet, son fonctionnement professionnel (ou scolaire) ou relations sociales habituelles.

En ce qui a trait au trouble de la personnalité obsessionnelle-compulsive, on doit avoir quatre parmi plusieurs manifestations cliniques.

On a bien chez King un pattern durable de façons de faire, mais il n'y a ni souffrance cliniquement significative reliée à cela ni une altération du fonctionnement social, même s'il était parfois désagréable avec ses subalternes. Ainsi, King était réputé « *une personne difficile, parfois désagréable comme patron [...] Il semblait impossible pour le Premier ministre de trouver, de garder un maître d'hôtel, une cuisinière et une couple de bonnes suffisamment loyaux et efficaces pour répondre à ses exigences [...] Même histoire*

exactement pour ses secrétaires. Toute sa vie, il s'est plain de l'impossibilité de trouver une assistance secrétariale adéquate. Les secrétaires qu'il a eues étaient régulièrement présentées dans le journal comme inefficace et égoïstes. [...] » (Stacey, 1976, p. 130)

On peut attribuer à l'obsessionnalité (dont le but est de contrôler pour réduire l'anxiété) l'affirmation de l'autonomie du Canada et

Mais, on ne trouve jamais, dans ce qui peut ressembler à ce trouble, la perte du but des activités, l'incapacité d'agir, ni surtout de conséquences négatives majeures.

Après avoir désapprouvé chez Rockefeller sa nervosité, le fait qu'il délaisse sa famille, sa solitude et son incapacité à relaxer, il note en son journal : "*Je vois précisément en M.R. les mêmes erreurs que les autres me reprochent.*"

L'obsessionnalité comporte certains traits typiques: l'ordre, la méticulosité, la ponctualité, la propreté, l'avarice ou le calcul serré de l'argent, une certaine froideur, une rigidité de caractère, l'obstination, la rancune, la superstition, mais aussi sens aigu d'un travail soutenu. Ces traits sont parfois très utiles sur le plan professionnel, par exemple, on souhaite qu'un médecin ait un minimum de traits obsessionnels de ce genre, mais plus il en a, moins il sera manifestement empathique, en raison de la sobriété de ses réactions émotionnelles.

Certaines vertus plus particulière aux obsessionnels ont très bien servi King. Sa fidélité (à Laurier), sa persévérance (forme d'obstination), le sens du contrôle (il voulait contrôler son cabinet pour contrôler ses propres craintes), l'hésitation, favorisant des positions attentistes, l'isolation des émotions en regard des idées, ce qui lui fit envisager la conciliation comme mode de solution des conflits plutôt que toute autre façon autoritaire ou agressive.

Quels sont les trois mécanismes de défense du moi typiques de l'obsessif compulsif selon la psychanalyse? Sont-ils présents chez King.

Réponse La formation réactionnelle, l'isolation, l'annulation rétroactive.

King consulte les médiums, fait du spiritisme, fait de la numérologie, donne des messages à ses chiens pour sa mère au ciel. Plusieurs verront là des traits de superstition. Qu'est-ce à dire? Sont-ce là des traits à rattacher à la personnalité obsessionnelle-compulsive?

Si King pouvait trouver là-dedans un soulagement d'une anxiété intérieure, et faire dire aux médium ou aux esprits des choses qui correspondent à ses propres pensées et qui le rassurent, King, dans son journal, ne fait jamais clairement état d'une anxiété consciente menant à ce genre de comportement (à compléter)

Question. Qu'est-ce qui fait penser à des symptômes psychotiques chez King?

Réponse. Son frère Max, médecin, nous donne déjà une indication. King écrit dans son journal (5 et 7 janvier 1922): *"Nous avons eu une bonne conversation au sujet de mon état nerveux, lequel, pense-t-il, dépend d'une condition psycho-névrotique, sorte de complexe dû à des émotions refoulées., Il m'assura que certaines choses que je croyais réelles ne le sont pas, ne sont que le fait de l'imagination et de la volonté."* Max ne semblait donc pas pointer là des mécanismes obsessionnels, mais les croyances de King en des choses qui ne sont pas dans la réalité et à propos desquelles King ne détaille pas le commentaire de Max. Ceci aurait dû frapper l'esprit de ceux qui ont examiné le psychisme de King pour n'en faire qu'un superstitieux anxieux. Il faut se rappeler que pour William Cullen (1710-1790), l'inventeur du terme névrose, ce terme désignait l'ensemble des atteintes de la sensibilité et de la motricité sans fièvre et sans relation avec un quelconque organe. Repris par Freud à partir de 1893, le terme est employé pour désigner une maladie nerveuse dont les symptômes symbolisent un conflit intra-psychique refoulé d'origine infantile. Avec le développement de la psychanalyse, le concept évolue pour devenir une entité à distinguer de la psychose et de la perversion et faire donc référence à une structure plutôt qu'à une condition d'emblée pathologique. Pour Freud, il y a trois structures: la névrose, la psychose, la perversion. Et Freud s'est efforcé, avec le temps, d'amenuiser la différence entre normal et pathologique, disant par exemple, que la nuit, dans le rêve, nous étions psychotiques, hallucinés, délirants, etc.

Sur le plan des symptômes de King, relevons, en leur donnant un poids divers, les suivants :

- (1) son spiritisme
- (2) ses communications avec sa mère via ses chiens
- (3) son attitude ou comportement paranoïde en certaines circonstances, notamment l'affaire Ralston.
- (4) la certitude d'être élu chef du parti libéral en 1919, certitude qui lui venait de Dieu. cf. Il s'embarque pour un voyage de six semaines au moment où il aurait dû faire campagne pour la chefferie. Le jour du scrutin, lorsque quelqu'un lui murmura à l'oreille qu'il avait gagné (la chefferie du parti), *"King n'exprima pas plus d'émotion que si quelqu'un lui avait fait observer qu'il faisait beau"* (Hardy) Lui-même, commentant cette victoire, écrit dans son journal : *"La majorité fut plus élevée que prévu. Je me sentais l'âme et le cœur trop lourds pur apprécier la clameur et les applaudissements, ma pensée allait à mes chers père et mère et à la petite Bell que je sentais tout près de moi, à mon grand-père aussi et à Sir Wilfrid. Je pensais: cela est bien, c'est l'appel du devoir, je n'ai rien recherché, cela me fut donné par Dieu. Les chers disparus le savent, ils sont tout près, ils m'accompagnent dans cet éternel Maintenant et Ici. Je suis appelé à faire son travail et je vais m'y consacrer ma vie durant "* (5 et 9 avril).
- (5) "la perception délirante": le signe dans le ciel. *"Je suis venu près de la tombe de mon père, le soleil a rugi dans tout son éclat à L'Ouest à travers un nuage d'argent et a éclairé le côté de la croix tel un symbole d'immortalité. Comme je me retournais, l'ombre de la croix s'allongea loin derrière et l'ombre s'étendit sur la tombe de mon père. Il est bien évident qu'il ne saurait y avoir d'ombre sans la lumière et les objets qui s'interposent. Il y avait ici toute la parabole de la vie, l'individu et la croix, les choses matérielles laissées dans l'ombre, les choses immortelles mises en lumière [...] Cela s'était produit aussi au dévoilement du monument de Harper. Cela peut être le fait du hasard, mais aux yeux de la Foi, le hasard n'existe pas et la Foi est la première des réalités."* (Journal, 25 novembre 1916) Or, la Foi chrétienne telle que la connaissait King ne commande pas cette interprétation. On pourrait penser à un caractère obsessionnellement superstitieux, et il n'est pas illégitime de rattacher ce passage à des traits obsessionnels. Mais le type

d'interprétation avancé et le fait qu'il s'agisse de situations non ritualisées et uniques peuvent nous faire penser à autre chose.

De même, à l'inauguration du carillon de la *Soldiers Tower* de l'Université de Toronto, il voit deux oiseaux passer au-dessus de sa tête, "*vigoureux et libres [...] incarnation de mes chers parents, qui me transmettaient ainsi comme un symbole le signe certain de leur présence très près de moi à ce moment-là*" (Journal, 6 octobre 1927)

Nulle part, selon les données dont nous disposons, King ne semble avoir correspondu à un des diagnostics de la sphère des psychoses que l'on trouve dans le DSM-IV. Il est un exemple de comment la psychopathologie non seulement échappe aux cadres de la nosologie, mais qu'elle peut s'accommoder, parfois heureusement comme chez King, parfois malheureusement comme chez Hitler, d'une vie publique à impact majeur.

Question. En dehors des symptômes psychotiques ou paraissant l'être, y a-t-il des traits de personnalité qui font penser à la structure psychotique chez King?

Réponse. Dans un livre déjà célèbre, Daniel Paul Schreber (Mémoires d'un névropathe, traduction, ed. Seuil, Paris), montre comment le psychotique réagit au constat d'un désordre dans l'univers. Sa perspective est toujours sociétale: un défaut s'est introduit dans l'ordre de l'univers et il est élu par un Autre, appelé généralement Dieu, pour réparer ce désordre. Et il s'emploie à réaliser cette mission.

Sur le plan de la structure, sans qu'il ne s'agisse de symptômes psychotiques, nous avons:

- (a) Son souci pour les autres, qui vient du sentiment des injustices que son grand-père combattaient et dont ce dernier a été par la suite victime, sentiment transmis par la mère de King à son fils qui est comme élu pour réparer ces injustices, le père de King étant de toute évidence incapable de le faire et l'ascendance paternelle étant même impliquée dans le parti de l'oppresseur, le grand-père paternel ayant combattu contre la rébellion armée initiée par le grand-père maternel. Ce n'est pas pour rien que le nom entier du grand-père maternel est donné à King, comme un destin prescrit. Mais, à travers la réparation des injustices, il s'agit aussi de réparer l'humiliation faite au grand-père

paternel. Cela suppose que King accède à une fonction importante, il voulait devenir premier ministre du Canada.

(b) Le côté religieux de l'intérêt pour les pauvres. Son livre *Identity and Humanity* et sa vision sociale-démocrate de l'état, réfère à des idées religieuses et plutôt religieusement inspirée de la paix sociale, plutôt que sur une analyse économique ou politique.

(c) Dans ses écrits, King doit inventer une sorte de conciliation idéologique et pratique entre le libéralisme économique et un cortège de mesures sociales-démocrates lesquelles, à l'époque de King, étaient plutôt associées à l'idéologie socialiste alors défendue par le CCF, laquelle repose sur la lutte des classes.

(d) Perception qu'il méritait un statut à part malgré la "sociale-démocratie", un statut qui doit le maintenir avec plus de luxe que les autres, une image de soi importante. C'est cette image de lui qui lui fera exiger le salaire attendu lorsqu'il entre comme fonctionnaire au Gouvernement canadien.

(e) admiration aveugle pour des personnages grandioses, notamment envers Hitler.

Question. Dans un livre qui a été examiné étroitement par Sigmund Freud et Jacques Lacan,

(Schreber D.-Paul, *Mémoires d'un névropathe*, coll. "Points", n^o 177, Éditions du Seuil, Paris, 1975) Daniel-Paul Schreber, qui n'a jamais reçu de médicament neuroleptique raconte l'aventure de sa psychose dont il ne sort jamais entièrement. Dans le 1^{er} chapitre, il décrit un ordre de l'univers, et dans le deuxième, il décrit comment quelque chose est venu perturber l'ordre de l'univers et que c'est ce désordre qui va amener son élection par Dieu pour remplir une mission qui, au début, lui répugne même. Chez King, quel serait ce désordre pour lequel sa mission lui donne un rôle?

Réponse: King n'a pas eu de décompensation psychotique, même si on peut se demander légitimement s'il n'avait pas une structure psychique de type psychotique. En ce qui a trait à la mission pour laquelle est élu plus ou moins explicitement par Dieu, il s'agit d'abord la restauration d'abord de la paix industrielle, puis de la paix politique (notamment avec la question de la conscription), sera centrale, le désordre étant le conflit dont même le grand-père paternel a été partie et ce, malgré toute l'admiration de King pour recouvrir ce désordre qui reflète autant qu'il entretient cette injuste pauvreté qui touche l'esprit de King tant par rapport à son grand-père, à sa mère que par rapport aux gens qui l'entourent. Il écrit: *"Il y a deux façons d'obtenir des résultats: l'une par le conflit, méthode qui, d'après moi, ne donne pas toujours de résultats, et l'autre méthode qui fait appel à la conciliation et à la foi dans l'homme."*

Ma méthode repose sur la croyance en l'homme." Son livre *Industry et Humanity* qui traite du principe et de la pratique de la conciliation comme mode de résolution des conflits industriels et internationaux indique déjà, d'une part sa préoccupation planétaire qui annonce le volet politique de sa mission, et d'autre part la singularité de sa vision qui veut concilier libéralisme économique et les mesures sociales jusqu'alors défendues par les socialistes dont il rejette le principe de la lutte des classes..Il y parle aussi d'un "nouvel ordre", d'un accent sur le moral de la communauté et d'une vision "organique de la société", donc d'une interdépendance de solidarité.

Nous avons donc ici des éléments d'une mission: une vision, et un rôle pour l' élu. Schreber, même sans contact direct avec Dieu, était élu par Dieu, et bien des éléments nous laissent croire que King se croyait ainsi élu, même s'il n'y a pas d'expérience hallucinatoire repérable rattachée à une communication directe avec Dieu. Dieu envoie des signes incontestables.

Question. Comment se présente la mission chez King?

Réponse. La mission vient par le biais de la mère, mais elle n'est pas simplement la revanche souhaitée du grand-père maternel par la mère, elle est quelque chose de plus grand, de l'ordre d'un travail de réconciliation.

Question. Quelles sont les premières manifestations publiques de la mission?

Réponse. Ce sont par exemple son aide aux gens de la rue (1896) et le thème de son mémoire de maîtrise (1997) Une autre manifestation est son exigence financière lors de son embauche comme fonctionnaire: sa lettre faisait référence à la loi, fragile substitut ou suppléance à la fonction paternelle, et à son amour du Canada. Il devient surnommé "le Pacificateur", expression alors généralement réservée au roi Edouard VII.

Question. Quel(s) facteur(s) de la vie de King mérite(nt) une attention particulière pour expliquer sa structure psychologique. Quels sont les figures de la mère, du père, des femmes aimées, des amis ?

Réponse.

- (a) la faiblesse du père (il dépendra même financièrement de King), mais aussi de l'ascendance paternelle (le grand-père paternel qui a combattu, dans un rôle subalterne, contre le grand-père paternel, donc pour maintenir l'injustice)e. Non seulement il est un "avocat raté" mais il n'est pas

en titre propre dans le discours de la mère. Cette dernière parle de "nous" lorsqu'elle veut arracher quelque chose à King.

(b) La mère de King est centrale dans sa vie. Il la décrit comme une sorte de substitut paternel ("*C'aurait été le visage d'un Luther, d'un Savonarole, d'un Élie ou d'un autre prophète du Seigneur qu'il n'aurait pas été plus beau [...] J'y pouvais déceler une très forte ressemblance avec celui de grand-père.*")

(c) il n'y aura qu'un type de femme dans la vie de King, une femme mère affublée ou non d'un mari qui ne semble pas premier dans l'esprit de la femme, et qui joue un rôle effacé comme le père de King face à la mère de King. Son intérêt pour les infirmières va dans le même sens, des femmes dévouées, certes mues par une charité religieuse, mais qui prennent soin de quelqu'un comme une mère prend soin d'un enfant. Des femmes généralement plus âgées que lui., On a ainsi notamment Mathilde Grossert, Marjorie Herridge et Joan Patterson.

Question. Que penser de la place des chiens dans la vie de King? Deux points de vue méritent attention; d'une part leur place comme compagnon affectif et d'autre part leur place comme messenger entre les défunts chéris au ciel et King?

Pas de réponse particulière. Sur le plan affectif, ils semblent représenter des messagers de la mère, comme si à travers eux, King, renversant les rôles, maternait sa mère, ou vivait dans une proximité autrement défendue dans la réalité. Sur le plan de leur rôle de messenger, compte tenu que King est un homme instruit et que ce qu'il en dit ne correspond pas à une croyance socialement partagée, on peut se demander si on n'est pas en face d'un symptôme psychotique.

Chez un homme instruit, qui n'est pas un charbonnier, il est difficile de croire en la présence intangible de l'esprit des morts est-il un indice de trouble psychique? Expliquez.

Question. Diriez-vous que l'amour de Mackenzie King pour sa mère est très grand ou bien pathologique. ? Expliquez.

Croyez-vous que la plupart des gens, un peu à la manière de Mackenzie King, ont des zones

psychiques plus sombres, plus ou moins proches de la pathologie ? Autrement dit, une certaine pathologie n'est-elle pas normale ?

Selon vous, William Lyon Mackenzie King est-il normal (psychologiquement sain comme peuvent l'être la plupart des gens) ou anormal (avec des troubles pathologiques certains)?